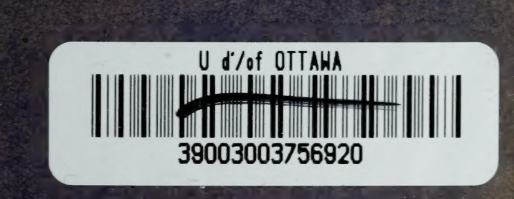
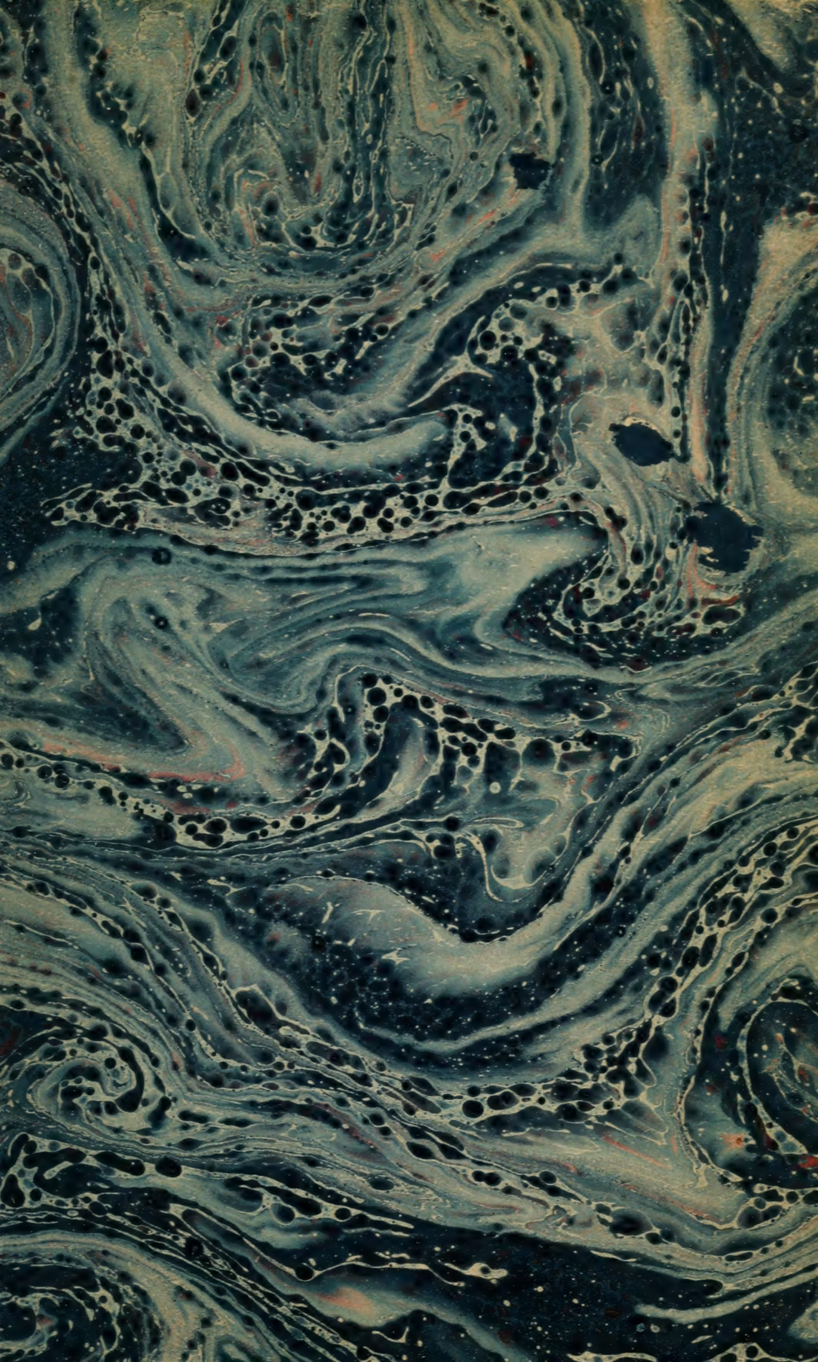

U d'/of OTTAWA
39003003756920

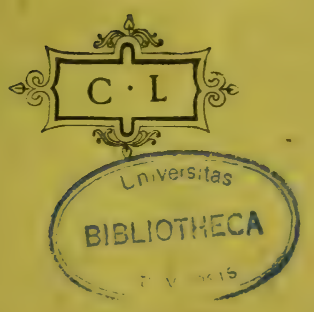


LOUIS MERCIER

Lazare le Ressuscité

suivi de

Ponce Pilate



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Lazare le Ressuscité

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

L'Enchantée (1897), 1 vol. grand in-8° (épuisé). Paris, Paul Ollendorf, éditeur.

Voix de la Terre et du Temps (1903), ouvrage couronné par l'Académie française, in-18. Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, troisième édition.

Le Poème de la Maison (1906), in-18. Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, troisième édition.

PROSE

Les Contes de Jean-Pierre en patois roannais. Roanne, librairie A. Darcon.

LOUIS MERCIER

Lazare le Ressuscité

suivi de

Ponce Pilate



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Il a paru, en 1902, chez Wolf, éditeur, un ouvrage en prose portant le titre de Lazare le Ressuscité, *et ayant pour auteur feu Mécislas Golberg. M. J. R. Aubert, exécuteur testamentaire, a bien voulu nous autoriser à garder le titre que nous avions choisi sans connaître l'existence de l'œuvre de Mécislas Golberg.*

L. M.

ÉDITION DE LUXE

Il a été tiré de *Lazare le Ressuscité :* une édition de grand luxe, illustrée de 15 eaux-fortes hors texte et de 19 compositions ornementales autour du texte, par M. Marcel Roux. — Un volume in-4° imprimé en caractères neufs sur papier fabriqué spécialement et filigrané à son titre.

10 exempl. japon avec 3 états des hors texte et une composition originale des encadrements nos 1 à 10 : 300 fr. *Epuisés.*

40 » japon avec 2 états des hors texte, nos 11 à 50 : 150 fr.

250 » hollande Van Gelder, nos 51 à 300 : 75 fr.

Chez H. Lardanchet, éditeur, Lyon.

LA RÉSURRECTION

LA RÉSURRECTION

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN
(Trad. Crampon-Desclée).

Il y avait un malade, Lazare, de Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa sœur.

Marie est celle qui oignit de parfums le Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et c'était son frère Lazare qui était malade.

Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »

Ce qu'ayant entendu, Jésus dit : « Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. »

***

Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare.

Ayant donc appris qu'il était malade, il resta deux jours encore au lieu où il était.

Il dit ensuite à ses disciples : « Retournons en Judée ».

Les disciples lui dirent : « Maître, tout à l'heure les Juifs voulaient vous lapider et vous retournez là ? »

Jésus leur répondit : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne se heurte point parce qu'il voit la lumière de ce monde.

« Mais s'il marche la nuit, il se heurte parce qu'il manque de lumière. »

Il parla ainsi, et ajouta : « Notre ami Lazare dort, mais je me mets en route pour le réveiller. »

Les disciples lui dirent : « S'il dort, il guérira. »

Mais Jésus avait parlé de sa mort, et ils pensaient que c'était du repos du sommeil.

Alors Jésus leur dit clairement : « Lazare est mort ; et je me réjouis à cause de vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez ; mais allons vers lui. »

Et Thomas, appelé Dydime, dit aux autres disciples : « Allons-y, nous aussi, afin de mourir avec lui. »

***

Jésus vint donc et trouva Lazare depuis quatre jours dans le sépulcre.

Or, Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ.

Beaucoup de Juifs étaient venus près de Marthe et de Marie pour les consoler au sujet de leur frère.

Dès que Marthe eut appris que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui, tandis que Marie se tenait assise à la maison.

Marthe dit donc à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici mon frère ne serait pas mort.

« Mais maintenant encore, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. »

Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. »

« Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera au dernier jour. »

Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Le croyez-vous ? »

« Oui, Seigneur, lui dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir en ce monde. »

Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela en secret Marie, sa sœur, disant : « Le Maître est là et il t'appelle. »

Dès que celle-ci l'eut entendue, elle se leva promptement et alla vers lui.

Car Jésus n'était pas encore entré dans le village, il n'avait pas quitté le lieu où Marthe l'avait rencontré.

Les Juifs, qui étaient avec Marie, et la consolaient, l'ayant vue se lever en hâte et sortir, la suivirent en pensant : « Elle va au sépulcre pour y pleurer. »

***

Lorsque Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, le

voyant, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui l'accompagnaient, frémit en son esprit, et fut ému.

Et il dit : « Où l'avez-vous mis ? — Seigneur, lui répondirent-ils, venez et voyez. »

Jésus pleura.

***

Les Juifs dirent : « Voyez comme il l'aimait ! »

Mais quelques-uns dirent : « Ne pouvait-il, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire que cet homme ne mourût point ? »

Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre ; c'était un caveau, et une pierre était posée dessus.

« Otez la pierre, » dit Jésus. Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : « Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. »

Jésus lui dit : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ? »

Ils ôtèrent donc la pierre ; et Jésus leva les yeux en haut, et dit : « Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé.

« Pour moi je savais que vous m'exaucez toujours ; mais j'ai dit cela à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. »

Ayant parlé ainsi il cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! »

Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »

APRÈS LE MIRACLE

APRÈS LE MIRACLE

> Mais ils le prièrent, disant : « Demeurez avec nous, car il se fait tard et déjà le jour baisse. »
>
> *Evangile selon saint Luc.*

Et quand la foule vit, au seuil de l'ossuaire,
Lazare, en son linceul, apparaître debout,
Livide, frissonnant et clignant des paupières,
Comme un dormeur qu'on vient d'éveiller tout à coup,

Elle eut peur du prodige, et s'enfuit dans la crainte
De voir le Très-Haut face à face et de mourir.

Eux, cependant, après les premières étreintes,
Pour converser ensemble et pour se réjouir,
Jésus avec Lazare, et Marthe avec Marie,
Heureux de se revoir loin des yeux étrangers,
Etaient rentrés dans la maison de Béthanie
Et, Lazare ayant faim, Marthe le fit manger.

Or, pendant que Marie, assise auprès du Maître,
Ouvrait à ses discours son cœur silencieux,
Lazare frémissait de joie à reconnaître
Le monde des vivants revenu sous ses yeux :
Le visage des siens, l'aspect de sa demeure,
La lumière du ciel et la couleur du jour.

Et lui-même! Ce corps, inerte tout à l'heure,

Et prêt à s'absorber dans l'ombre, sans retour,
C'est de nouveau son corps! Il devine en ses veines
La chaleur merveilleuse et secrète du sang;
Ses mains, aptes encore à des œuvres humaines,
Modèlent à son gré leur geste obéissant.
Il ressent dans sa chair la certitude obscure
Qui l'atteste identique à la chair d'autrefois,
Et, même sans parler, il reconnaît sa voix
Au verbe intérieur qui dans son sein murmure.

Puis il rompit du pain et le mangea.

L'odeur
Du froment nourricier réjouit sa narine;
Il sentit, dans sa force et dans sa profondeur,
Le goût sacré du pain. La volupté divine
Que le Créateur mit dans le pain, ayant vu
Tout ce qu'il coûterait à la race mortelle,
Emplit sa bouche, emplit sa poitrine, et ce fut

Jusqu'au fond de ses os une effusion telle
D'énergie enivrante et de chaud réconfort
Que Lazare connut que la vie était belle,
Et se prit à pleurer en songeant à la mort.

Or Marthe dit :

— Seigneur, celui qui ressuscite,
Lui faudra-t-il mourir une seconde fois ?

Jésus lui dit :

— La mort en toute chair habite,
Pourtant il ne meurt pas celui qui vit en moi.

Marthe lui répondit :

— Seigneur que faut-il faire ?

Nous étions des amis proches de votre cœur,
Et cependant la mort nous a pris notre frère!

— Femmes de peu de foi, le blé du laboureur
Meurt-il de séjourner dans le sein de la terre?
Celui qui vit en moi germera dans la mort,
Et sera moissonné pour la gloire du Père.
Ne dois-je pas, moi-même, abandonner mon corps,
Durant trois jours, au fond de ses demeures sombres!

Ils restèrent longtemps à converser ainsi.
Bientôt le jour pencha vers son déclin, et l'ombre
Autour de la maison peu à peu s'épaissit.
Lors, Jésus se leva pour partir, et l'escorte
Des disciples venus, le matin, avec lui,
Attendant qu'il sortît, était devant la porte.

Mais Lazare lui dit :

— Maître, voici la nuit
Demeurez avec nous jusqu'à l'aube prochaine ;
Car l'ombre de la mort est encore sur moi,
Et je suis tout tremblant encor de son haleine.

— Demeurez avec nous, Seigneur, jusqu'à demain,
De peur que cette nuit ne reprenne son âme !
Et, comme elle parlait, Marthe avait en sa main
La lampe dont la brise inquiétait la flamme.

— Demeurez avec nous, Seigneur, toute la nuit,
Dit Marie. Il fait beau, les étoiles vont naître.
Oh ! je crois que la mort ne peut rien sur celui
Que vous avez ôté de sa puissance, Maître !
Demeurez cependant avec nous, cette nuit ;
Le soir est pur, le vent des collines embaume ;

Il fera bon veiller avec vous jusqu'au jour,
Pour que vous nous parliez longuement du royaume
Que vous êtes venu restaurer dans l'amour.

Jésus, debout déjà sur le seuil de la porte,
Se retourna disant :

— Demeurez dans ma paix !
L'œuvre que j'ai voulue étant proche, il importe
Que j'aille avec les miens vers l'œuvre que je fais.
Ne craignez point ! Ceux que mon Père me confie
Ne seront pas ôtés du livre de la Vie.

Il partit.

Le chemin sous ses pieds était beau.
L'ombre se faisait douce et devenait plus calme

Parce qu'elle touchait les bords de son manteau.
De jeunes oliviers le frôlaient de leurs palmes ;
Des femmes aux pieds nus, qui revenaient des puits,
A son aspect, posaient par terre leur amphore,
Et, criant : Hosannah ! elles tendaient vers Lui
Leurs bras joyeux cerclés de bracelets sonores.

LE SECRET DE LAZARE



LE SECRET DE LAZARE

Cet homme a entendu des choses qu'il n'est pas permis à l'homme de révéler.

Saint Paul.

Or, pour fêter l'absent revenu de la mort,
Et pour rasséréner leur âme encor meurtrie
Par les coups d'un bonheur trop soudain et trop fort,
Lorsque Jésus s'en fut allé, Marthe et Marie
Demeurèrent auprès de Lazare, et longtemps,
Réunis dans la cour où le jet d'eau qui tremble

Mêlait à leurs propos son bruit intermittent,
Lazare et les deux sœurs conversèrent ensemble.

Et comme nous trouvons souvent plus de douceurs
Aux souvenirs des maux passés qu'à l'espérance,
Avec un tremblement de tendresse, les sœurs
Ne se rassasiaient de dire la souffrance
Qui dévasta leur âme et dessécha leurs yeux
Quand l'être cher était parti pour les ténèbres.

Les larmes, les sanglots, les appels, les adieux,
Tous les vieux actes vains que les instants funèbres
Font refaire aux mortels depuis qu'ils voient mourir
Revivaient maintenant sur leurs lèvres émues.

L'une disait :

— J'ai vu dans tes flancs se tarir
Ton souffle comme l'eau d'une amphore rompue.

Et l'autre :

— J'avais mis la main sur ton côté,
Et j'ai senti ton cœur s'affaiblir et se taire.

— Tes yeux prirent soudain une étrange clarté,
Ils ne devaient déjà plus rien voir de la terre
Et ne répondaient plus aux regards de tes sœurs.

— Tu mourus ! Un moment nos lèvres désolées
Gardèrent sur ton front un reste de chaleur ;
Sur la tienne, un moment, nos poitrines scellées
Voulurent ranimer ton cœur sous notre cœur ;
Mais soudain de ta chair inerte nous sentîmes
Venir un froid profond et terrible, le froid
Qui monte du cadavre ainsi que d'un abîme,
Et notre amour vaillant dut reculer d'effroi.

Comme elles rappelaient ces choses, les deux femmes

Cessèrent de parler pour laisser un instant
L'apaisement des pleurs descendre sur leur âme ;
Lazare demeurait pensif en écoutant
Battre leur sein gonflé de douleur et de joie.

Puis voici qu'évoquant des souvenirs nouveaux
Toutes deux près du lit funèbre se revoient :
Leurs tristes mains ont mis leur tunique en lambeaux,
Et souillé leurs cheveux de poussière et de cendres,
Maintenant, sur le mort s'inclinant tour à tour,
Elles disent des mots incohérents et tendres
Comme en savent trouver la douleur et l'amour.
Mais lui, sourd à jamais, lié des bandelettes
Qui tiennent enchaînés les captifs éternels,
Paraît absent déjà de sa forme défaite ;
Il ne garde en ses traits plus rien de fraternel
Et sur sa face rit une obscure ironie.

— A ton tour maintenant, ô Lazare, dis-nous
Comment, l'heure venue, on quitte cette vie :

Le récit de ces maux passés nous sera doux.

— Lazare, parle-nous surtout du noir voyage
Dont tu reviens. Dis-nous les terres de la Mort,
Et tout ce qu'on découvre après le grand naufrage
Qui, durant quatre jours, t'a jeté sur ses bords?

Lazare dit :

— La Mort? Se peut-il qu'on révèle
Jamais à des vivants ce que c'est que la Mort?
Quand bien même tous ceux qui se taisent en elle
Quitteraient, pour parler, le tombeau dont je sors,
Ils ne dévoileraient aucun de ses mystères.
Le mal qui mord la chair, qui travaille les os,
La fièvre dont la soif rend nos lèvres amères,
Les nuits de mauvais rêve et les jours sans repos,

Toute cette douleur est encor de la vie,
La Mort est autre chose.

On se sent brusquement
Glisser dans on ne sait quelle angoisse infinie.
Il fait froid ; il fait noir. Un vaste aveuglement
Pèse à votre paupière, emplit vos yeux farouches,
Et vous êtes déjà si perdu dans la nuit
Que la voix des vivants courbés sur votre couche
Semble vous parvenir d'un rivage qui fuit.

Longtemps, longtemps encor, de cette ombre étrangère
J'entendis vaguement s'élever la clameur
D'adieux que m'envoyaient vos voix frêles et chères ;
Mais la rumeur s'éloigne, et diminue, et meurt...

Maintenant je suis seul avec l'épais silence,
Et seul avec la nuit déserte. L'univers

Est séparé de moi par un abîme immense,
Mon corps même, mon corps, mes membres et ma chair,
Je me sens si loin d'eux, à cette heure suprême,
Qu'il me faudrait marcher pendant l'éternité
Avant de retrouver ces débris de moi-même.

Je vis encor, pourtant.

Car cette obscurité
S'emplit confusément d'images incertaines
Faites de souvenirs perdus. Je me revois,
Enfant, sur le chemin qui revient des fontaines ;
Une femme, à pas lents, chemine devant moi ;
Son visage est voilé, mais je sens que la femme,
Qui marche sans heurter les pierres du chemin,
Est ma mère : j'en ai la douceur sur mon âme.
Or voici que je veux retenir dans ma main
Sa tunique, et je tombe. Et quand je me relève,
Il fait nuit, je suis seul ; ma mère n'est plus là :

Et, comme on fait souvent du fond d'un mauvais rêve,
Du fond de l'ombre où son fantôme s'en alla,
Je veux crier, je crie, et je sens que, béante,
Ma bouche n'a formé qu'un vain gémissement.
Alors, dans un élan désespéré, je tente
De courir. Quelques pas... Je tombe infiniment,
Car le sol s'est ouvert sous ma chute, et je plonge
Toujours, toujours...

J'ai dû mourir en ce moment.
Je ne me souviens pas d'avoir eu d'autre songe.

— Mais après? Au delà de la vie et plus loin
Que ce monde, n'as-tu rien découvert, mon frère?

— Tu n'as pas retrouvé ton père, et tu n'as point,
Dans la foule des morts, reconnu notre mère?

Lazare répondit :

— Je ne me souviens pas.

Un oubli plus profond que la mer de Gomorrhe
Recouvre les secrets que j'ai surpris là-bas.
Pourtant, comme un dormeur qui s'éveille à l'aurore
Sent parfois dans son âme un rêve enseveli,
A l'ineffable effroi dont j'ai l'âme encor pleine,
Je devine qu'au fond de cet immense oubli,
Gisent des souvenirs de choses plus qu'humaines,
Et je sens que mes yeux ont dû voir, éblouis,
Ce que nul œil humain n'a vu, que mon oreille
Ouït ce que jamais nulle oreille n'ouït...

Oh ! que ces souvenirs inconnus se réveillent,
Qu'il ressuscite en moi, le songe merveilleux
Dont je sens la présence obscure dans mon être,

Alors je parlerai !

J'irai sur les hauts lieux,
J'appellerai vers moi les Docteurs et les Prêtres,
Tous ceux dont le Seigneur n'a pas conquis la foi,
Et, pour leur confirmer sa parole vivante,
Et pour vaincre leurs cœurs, je leur crierai : Moi,
Lazare, qui reviens du séjour d'épouvante,
J'ai vu la vérité du sépulcre, et je sais
Ce qui n'est révélé qu'à ceux de l'autre monde,
Or, cet homme est le Christ, et je jure que c'est
La Vérité qui sort de sa bouche féconde.

Je ne me souviens pas !

Un infrangible sceau
Est posé sur ma lèvre et me ferme la bouche.
Comme on fait d'un trésor caché dans un caveau,
J'explore en tâtonnant ma mémoire, et ne touche
Que l'ombre insaisissable et que le vide noir.

Je ne me souviens pas! Que dirai-je à mes frères,
Que dirai-je aux vivants lorsqu'ils voudront savoir,
Comme vous, le secret que je devrai leur taire?

Je ne me souviens pas! Je ne me souviens pas!

Et Lazare se tut.

A la clarté des lampes,
Dont la brise nocturne agitait le feu las,
Il apparut très pâle, et la sueur aux tempes,
Et les yeux agrandis de pensée et d'effroi.

Or, posant sur son front sa main pieuse et ferme,
Marthe lui répondit:

— Frère, si c'est la loi
Que nous ne sachions pas ce que la tombe enferme,

Laissons nos morts dormir dans leur sombre séjour.
Toi, sans plus t'affliger de ces choses étranges,
Vis comme les vivants qui respirent le jour,
Et qui boivent le vin de leur vigne, et qui mangent
Le pain que le soleil de ce monde a mûri.
Sans doute, ce n'est point pour que tu nous demeures
Du souci de la tombe à jamais assombri
Que tu fus rappelé d'entre ceux que l'on pleure.

Si le Maître divin qui t'a ressuscité
Ne te délivre pas de l'oubli qui t'atterre,
Nous n'avons qu'à bénir sa sainte volonté.
Peut-être il n'est pas bon, il n'est pas salutaire
Aux hommes d'être instruits de toute vérité.

Et Marie à son tour parla.

Dans la nuit claire,
Sa voix, qui frémissait de vaillante ferveur,

Était pareille au chant redoublé des colombes :
— Frère, pardonne-nous d'avoir troublé ton cœur !
Pourquoi te demander ce que font dans la tombe
Les Justes endormis où nous dormirons tous ?
N'avons-nous pas appris ce qu'il en faut connaître
Depuis que la Lumière habite parmi nous
Et que nous entendons la parole du Maître ?

« Femmes de peu de foi, le blé du laboureur
« Meurt-il de séjourner dans le sein de la terre ? »

Oui, j'en crois ta promesse, ô mon très doux Seigneur,
Je crois qu'un lac de joie et d'amour désaltère
Les âmes des élus qui reposent en toi :
Je crois qu'un lieu de paix et d'ombre les accueille,
Et quand le dernier jour sera venu, je crois
Que, tel, au renouveau, l'arbre reprend sa feuille,
Chacune reprendra son corps dans le tombeau.
De ces choses le Christ a rendu témoignage ;

Le Christ est bon, le Christ est vrai, le Christ est beau,
Et je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

Lazare, souriant, lui répondit :

— Ma sœur,
Ta parole a versé du baume sur mon âme.
La part que tu choisis est pleine de douceur ;
Que ne puis-je savoir ce que tu crois, ô Femme !

LIA

LIA

L'hiver a passé, la pluie est finie, lève-toi, mon amie, et viens !

Cantique des Cantiques.

Le lendemain Lazare alla voir le soleil
Se lever sur les champs familiers. Sa pensée
Se retrouvait plus calme au sortir du sommeil.
Une fraîcheur montait de son âme apaisée,

Et sous le ciel léger, il se sentait pareil
Aux sillons réjouis par la jeune rosée.

Or la Pâque approchait, et c'était la saison
Où les froments en fleur ont une odeur féconde;
Les cigognes couvaient leurs nids sur les maisons,
La vigne adolescente avait des feuilles blondes,
Et les figues gonflaient leur chair pleine de lait;
On voyait des brebis et leurs agneaux près d'elles;
Un cortège de noce au loin se déroulait,
Et ses chants alternés rendaient l'heure plus belle.

LES JEUNES FILLES

Tu es, ô Bien-Aimé, comme un sachet de myrrhe
Que j'ai placé contre mon sein.

LES JEUNES GENS

O ma Sœur, le parfum que ta lèvre respire
Est meilleur que le miel et plus fort que le vin.

LES JEUNES FILLES

Comme un cyprès sur la colline,
Comme un platane au bord des eaux,
Comme un lis parmi les épines.
Tel est mon Bien-Aimé parmi les jouvenceaux.

LES JEUNES GENS

Comme la rose et le narcisse
Telle est la Bien-Aimée en qui j'ai mes délices.

LES JEUNES FILLES

Mes sœurs, mes sœurs, je meurs d'amour,
Venez me soutenir avec des grappes mûres.

LES JEUNES GENS

La tourterelle est de retour ;

L'hiver s'éloigne avec la pluie et la froidure,
Et voici les vignes en fleurs,
Lève-toi, lève-toi et viens, ô mon Amie !

LES JEUNES FILLES

J'ai cherché, sur la couche où j'étais endormie,
J'ai cherché l'élu de mon cœur,
Ne l'ayant pas trouvé, j'ai couru vers la Ville,
Et j'ai dit au soldat qui veillait sur la tour :
« Par les biches des champs et par leurs faons agiles,
« Dites? N'avez-vous pas vu passer mon amour? »

LES JEUNES GENS

Tu m'as ravi le cœur, ô douce fiancée,
Tu m'as ravi le cœur d'un regard de tes yeux,
Et je me sens l'âme blessée
D'une boucle de tes cheveux.

LES JEUNES FILLES

Nous partirons au lever de l'aurore,
Nous irons voir si la vigne a pleuré,
Si ses bourgeons sont près d'éclore,
Et si le grenadier de ses fleurs est paré.
Là tu seras à moi, et là je serai tienne;
Ta main gauche sera sur ma tête, et j'aurai
Ta poitrine contre la mienne.

TOUS

Mets un sceau sur ton cœur, mets un sceau sur ton âme;
L'Amour est fort comme la Mort.
Toute l'eau de la mer n'éteindrait pas sa flamme;
L'amour est fort comme la Mort!

Les voix diminuaient dans le lointain. Lazare

Les écoutait toujours et n'en recevait plus
Que des sons étouffés et des syllabes rares.
Puis il fit quelques pas.

Ses pieds irrésolus
Semblaient se souvenir encor des bandelettes,
Et parfois hésitaient comme aux mailles d'un rêt.
Une ombre surgissait de son âme inquiète,
Il songeait :

— Ce que dit le Cantique est-il vrai?
De la Mort se peut-il que l'Amour soit le Maître?
Si je pouvais aimer comme les hommes font,
La vertu de l'amour m'affranchirait, peut-être,
De la tristesse vague et du trouble sans nom
Que la mort a glissé jusque dans mes entrailles.
Aimer!

Conduire ainsi, dans l'aube, vers mon toit,
Aux sons de la cithare, au chant des épousailles,
Conduire ainsi la Bien-Aimée, et qu'elle soit
Sage comme Sarah et comme Ruth, et belle
Comme Rachel! Aimer, et voir des fils nombreux
Glorifier le sein de l'épouse fidèle,
Et s'élever ainsi que d'un sol généreux
Les fils des oliviers à l'ombre de leur race,
Cela ne vaut-il pas les souvenirs éteints
Dont en vain je m'obstine à retrouver la trace?
N'est-ce pas pour ce simple et paisible destin
Que le Seigneur m'ôta de la tombe vorace?

Alors il vit venir un troupeau. Des milliers
De brebis, dont les dos roulaient comme des lames,
Tête basse, avançaient derrière leurs béliers;
Des chiens ardents couraient sur leurs flancs; une femme
En longs voiles, suivait, avec deux serviteurs
Elevant à leur poing des houlettes polies;

Et les pas du troupeau descendant des hauteurs
Faisaient le bruit confus d'une innombrable pluie.

Or cette femme était Lia, de Bethphagé,
Fille d'Athanaël, homme opulent et sage.
Son père l'envoyait désigner aux bergers
Les bornes clôturant un nouveau pâturage.

Elle était vierge et belle, et de fins anneaux d'or
Tintaient à ses poignets et paraient ses chevilles,
Et, devant qu'il allât dormir parmi les morts,
Lazare était aimé de cette jeune fille.

Lia aimait Lazare, et Lazare l'aimait.

Jusqu'alors leurs regards avaient seuls osé dire
Le secret embaumé que leur cœur enfermait;

Mais, pour baigner de pleurs et parfumer de myrrhe
Le sépulcre où le corps de Lazare était mis,
Trois fois Lia s'était levée avant l'aurore.

Bien qu'elle n'eût pas vu, la veille, son ami
Se lever d'entre ceux que la tombe dévore,
Elle n'ignorait pas le prodige. Israël
En était frémissant d'épouvante et de joie ;
Le peuple croyait voir des signes dans le ciel,
Et les prêtres grondaient en espérant leur proie.

Lazare s'avança vers elle et dit :

— Lia !

— Maître! lui répondit la femme, et vers la terre
Aux pieds de l'apparu son beau corps se plia ;
Et comme l'on adore un sacré phylactère,

Elle appuyait sa lèvre au bord de son manteau.
Mais lui se recula d'un pas et lui dit :

— Femme,
Relève-toi. Je suis un homme! Le tombeau
Ne m'a pas seulement restitué mon âme,
Il m'a rendu ma chair, et mes os, et mon cœur.
Lia, relève-toi. Je ne suis pas un être
Dont il faille baiser les pieds avec terreur!

Lia, levant sur lui ses yeux graves, dit :

— Maître,
Je sais que tu n'es pas un fantôme; je sais
Qu'un prophète nouveau, plus puissant qu'Isaïe,
T'a retiré vivant de l'ombre où tu gisais.
Puis-je, t'ayant pleuré, n'être pas réjouie?
Pourtant tu n'es pareil à nul autre mortel,

Car tu portes en toi la grandeur du miracle.
Comme un lieu consacré par la foudre du ciel,
Afin que le Très-Haut y rende ses oracles,
Tu respires l'effroi que répand Jéhovah :
C'est pourquoi je me suis à tes pieds prosternée.

Lazare, lui tendant la main, la releva.
Puis il dit :

— Rends la paix à ton âme étonnée !
Si j'ai reçu le don d'un prodige ineffable,
Mon front ne s'en est pas exalté ; je ne suis,
Comme autrefois, qu'un homme entre tous mes semblables.
Peut-être, plus qu'un autre, au sortir de la nuit
Qui m'a tenu captif en sa noire géhenne,
Ai-je besoin de voir la lumière du jour,
De goûter la douceur d'une caresse humaine,
D'être aimé d'une femme, et d'aimer en retour...

— T'aimer! qui t'oserait aimer encor, Lazare?
La gloire de Celui qui t'a ressuscité
T'entoure, et sa splendeur terrible te sépare
Des désirs de la terre et de l'humanité.
T'aimer! Le Dieu jaloux qui défend que l'on ose
Porter sur l'arche sainte une profane main,
T'a marqué de son signe et te veut pour sa cause :
Qui t'oserait reprendre à son choix souverain?

Lazare répondit :

— C'est une loi nouvelle
Que celle que Jésus apporte parmi nous.
Miséricordieuse, et douce, et fraternelle,
Elle n'enseigne pas que le ciel soit jaloux
Du terrestre bonheur nécessaire à nos âmes.
Le désir dont j'ai soif est saint, austère et fort,
Et celle-ci serait bénie entre les femmes

Qui, comme Rébecca, près du puits de Nachor,
Fit boire Eliézer à la cruche d'argile,
Me désaltérerait d'un virginal amour.
Car je suis las aussi d'un chemin difficile,
J'ai fait un grand voyage, et je sens sur mes jours
La poussière dont m'a recouvert l'autre monde.

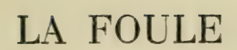
La femme se taisait. Mais déjà dans ses yeux
Lazare ne lisait qu'une terreur profonde :
Elle était devant lui comme on est devant Dieu.
Il sentit que l'amour s'éteignait dans la crainte.

Jamais plus comme un homme il ne serait aimé,
Celui qui de la mort avait subi l'étreinte ;
Le miracle effrayant le tenait enfermé
A jamais, malgré lui, dans sa gloire étrangère.
Sans doute sur ses pas des hommes accourront
Curieux de surprendre un peu du grand mystère,

Mais les vierges fuiront la pâleur de son front,
L'ombre de ses regards effraiera leur tendresse
Et nulle ne voudra dormir à son côté.

La femme s'éloigna.

La grâce et la tristesse
Alanguissaient sa marche, et le Ressuscité
Regardait s'en aller l'image souple et belle
Que son ombre, au soleil, projetait après elle.


LA FOULE

LA FOULE

> A qui te comparer, fille de Sion?
> Ta douleur est grande comme la mer.
>
> *Jérémie.*

Il avait vu Lia disparaître au lointain.
Maintenant la beauté de la terre était vaine,
Et vaine la fraîcheur de ce jeune matin
Où palpitait l'espoir de la moisson prochaine.
Sous le rire du ciel, sous l'éclat du soleil,
Lazare se sentait triste.
                                    Plein de pensées,

Il allait inclinant son front pâle, pareil
Au bœuf dont le joug pèse à sa tête lassée.

Puis comme sa détresse augmentait, il pria :

— Seigneur, pardonnez-moi le chagrin qui m'oppresse !
Sans doute, la faveur que le Saint m'octroya,
Ne voudrait que des chants d'amour et d'allégresse ;
Mais déjà sur les jours que vous m'avez rendus
Voici l'incertitude et l'angoisse descendre :
Par des sentiers obscurs je chemine perdu,
Et ma bouche a le goût des pleurs et de la cendre.

Le don prodigieux que j'ai reçu de vous
Me défend d'être heureux comme ceux de la terre.
La femme que j'aimais me l'a dit à genoux,
Puis elle a fui ma face, et mon cœur solitaire
N'espère plus, hélas ! de battre sur son cœur.

Encor si je savais pour quelle œuvre éternelle,
Vous m'avez rappelé d'entre les morts, Seigneur!

Ma vie est en vos mains qu'exigerez-vous d'elle?
De quel mystérieux dessein suis-je l'élu?
Parlez, Maître, mon âme esclave vous écoute,
J'aimerai le tourment que vous aurez voulu :
Ma douleur est à vous, Seigneur, prenez-la toute,
Mais dissipez la nuit où j'erre irrésolu!
Et, puisque vous m'avez élevé sur les cimes
Où le terrestre amour ne peut que m'oublier,
Dites-moi, dites-moi la parole sublime
Dont la terre est avide et que je dois crier!

Lorsque vous choisissiez autrefois vos prophètes,
Votre esprit les armait de son verbe vainqueur,
Et vos charbons ardents rendaient leurs lèvres prêtes
A frapper les vivants d'une sainte clameur.
Mais moi je ne sais rien que les hommes ne sachent,

Car vous ne m'avez pas laissé le souvenir
Des choses que la nuit pleine de morts leur cache!
Pourquoi des profondeurs m'avoir fait revenir
Si vous ne voulez pas que ma bouche profère
Le secret éternel dont ils sont anxieux?

Seigneur, pardonnez-moi le cri de ma misère
Et ne maudissez pas les larmes de mes yeux!

Or, des gens qui passaient non loin le reconnurent.
Et, voyant s'agiter ses lèvres, et ses mains
Sur son cœur suppliant se joindre, ils accoururent.
Et, rassemblés autour de lui, sur le chemin,
Les uns disaient : « Il a des visions célestes! »
D'autres : « Il prophétise! » Un autre : « Il perd l'esprit!
Du mal dont il mourut quelque chose lui reste,
Ou du choc de la tombe il est encor meurtri. »
D'aucuns se prosternaient pour baiser ses sandales
Et des enfants criaient : « Gloire au Ressuscité! »

Ils venaient, délaissant les tâches matinales,
Les ouvriers des champs et ceux de la cité,
Ceux qui sarclaient de l'orge aux collines prochaines,
Ceux qui nouaient la vigne aux branches des figuiers,
Ceux qui tissaient le lin ou qui foulaient la laine.
Le forgeron quittait l'enclume, le potier
Cessait de modeler au tour la souple argile,
Et, même, des marchands arrêtaient les chameaux
Qu'ils conduisaient, chargés de mannes, vers la ville :
Tous, afin de voir l'homme échappé du tombeau,
Se pressaient, curieux, au-devant de Lazare.

Des femmes s'approchaient, des enfants sur les bras ;
Des infirmes montraient, sous des haillons, leurs tares ;
Un boiteux se hâtait, clochant à tous les pas ;
Un lépreux étalait sa chair pleine d'ulcères ;
D'autres tendaient des mains exsangues, dont les doigts
Etaient morts ; un aveugle était assis par terre
Et criait sans répit : « Ayez pitié de moi ! »
Même des gens venaient, traînant par une corde,

Hurlant, couvert de bave, et les yeux pleins de sang,
Un homme du pays d'Hébron dont une horde
De sept esprits impurs se disputaient les sens.
Mais voici qu'une femme apparut.

Devant elle
Ils s'écartèrent tous en silence.

Pourtant
Cette femme n'était opulente ni belle;
Nul parfum ne sortait de ses voiles flottants;
Mais le deuil de son être, et la grande souffrance
Qu'attestait son visage et que criaient ses yeux,
Répandait un prestige autour de sa présence.
On la sentait obscure et sainte comme un lieu
Où la mort a laissé l'odeur de son mystère.

Cette femme était mère, et parce qu'elle avait
Couché, depuis trois jours, son enfant dans la terre,

Comme Rachel pleurant ses fils, elle avait fait
Retentir sa maison d'une voix lamentable,
Disant : « Vous qui passez par le chemin, voyez
S'il est une douleur à ma douleur semblable ! »

Elle aborda Lazare, et, tombant à ses pieds,
Lui dit :

— Toi qui reviens du tombeau, je t'adjure,
Par celle dont le sein t'a porté de longs mois,
Par le cri d'allégresse et le cri de torture
Dont elle a salué la lumière pour toi ;
Je t'adjure par les entrailles de ta mère,
Toi qui t'es relevé d'entre les morts, dis-moi,
Ce que font les enfants que l'on a mis en terre !
Où vont-ils? Ont-ils faim ? Ont-ils peur? Ont-ils froid ?
Et que deviennent-ils sans leur mère dans l'ombre ?
Le mien était si frêle ! Il pleurait pour un rien,

Il avait peur, le soir, quand la chambre était sombre,
Alors, je réchauffais ses doigts entre les miens!
Oh! lorsqu'il vit la mort s'approcher pour le prendre
Comme il serrait mon cou avec ses petits bras,
Blottissant contre moi son corps farouche et tendre!
Elle l'a pris quand même!

Elle le tient là-bas.

Qu'en fait-elle?

S'il s'est réveillé de sa couche,
Quelqu'un s'est-il penché pour soigner son réveil?
Il ne supportait pas qu'aucune main le touche,
Hors la mienne. Il m'aimait comme un lis le soleil!
Mais se réveillent-ils de leurs langes funèbres
Les enfants que l'on couche en ces affreux berceaux?
Est-ce que le sépulcre, est-ce que les ténèbres
N'en dévorent pas tout entiers les pauvres os?

O Lazare, pitié! Dis-moi ce qu'il faut croire...
Les enfants qu'on nous prend nous seront-ils rendus?
Comment les retrouver en cette foule noire
Où, parmi tant de morts, ils errent confondus?

Elle se tut, et le silence fut terrible.
Seul, l'aveugle, les yeux tournés vers le soleil,
Afin d'en ressentir la lumière invisible,
S'obstinait à crier son cri toujours pareil :
« Ayez pitié de moi! »

Alors on vit Lazare,
Eperdu, vers le ciel élever ses deux bras.
Il ressemblait à ceux qu'un mal subit égare ;
Ses lèvres remuaient, mais il ne parlait pas,
Et nul son ne sortait du fond de sa poitrine
Où son cœur se gonflait en de muets sanglots.

Et le Ressuscité s'enfuit.

La peur divine
Devant lui de la foule ayant ouvert le flot,
Il gagna la campagne et se délivra d'elle,

Mais, voyant s'éloigner l'homme mystérieux,
Sans qu'il eût proféré de paroles nouvelles,
Et sans qu'il eût voulu rassasier leurs yeux
D'un miracle plus beau que ceux de Jésus même,
Ils le huaient : « Raca ! Semeur d'iniquité ! »
D'autres disaient mêlant au rire le blasphème :
« C'est par Béelzébuth qu'on l'a ressuscité ! »

D'autres en le nommant crachaient dans la poussière ;
Le boiteux brandissait son bâton ; des enfants
Sifflaient entre leurs doigts ; d'autres jetaient des pierres ;
Les bouches qui criaient faisaient luire leurs dents.

Un vieillard dont la barbe était neigeuse et lisse,
Disait, sévère et calme, en élevant un doigt :
« Il faudra que cet homme et que Jésus périssent
Car tous deux ont juré de détruire la Loi ! »

LE REPAS CHEZ CAÏPHE

LE REPAS CHEZ CAÏPHE

Les Princes des prêtres délibérèrent de faire mourir aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs se retiraient à cause de lui, et croyaient en Jésus.

Evangile selon saint Jean.

On soupait chez Caïphe.
Or sa table était belle :
Les feux ramifiés des candélabres d'or
Eclataient au métal des massives vaisselles ;

De hauts brûle-parfums dressés sur des pieds tors,
Elevaient leur fumée aux angles de la salle.

Couchés, vêtus de blanc, sur la pourpre des lits,
Les convives avaient des mains longues et pâles,
Et des anneaux épais chargeaient leurs doigts polis.
Tous vieux, avec leur barbe auguste et leur chef grave,
Ces hommes paraissaient d'un aspect surhumain,
Mais leurs yeux reculés sous des orbites caves,
Révélaient, par éclairs, la haine et le dédain;
La ruse au pli de leurs lèvres était écrite,
Et, chauffé par le vin et les viandes, leur sang
Divulguait un éveil de luxure hypocrite
En gonflant à leur front ses réseaux bleuissants.

Les convives étaient des Anciens et des Prêtres,
Sectateurs de la Loi, Juges au Sanhédrin;
Ils méprisaient l'esprit en adorant la lettre,
Et pesaient sur le peuple ainsi qu'un joug d'airain.

L'un après l'autre, ils s'énonçaient d'une voix lente.
Chacun d'eux pour parler, lorsque venait son tour,
Dégageait de sa manche une dextre élégante,
Afin qu'un geste exact embellît son discours.

Il se fit tout à coup un silence.

Caïphe
Parlait. Sur leurs coussins soulevés à demi,
Les Anciens écoutaient la voix du grand pontife.

Il disait :

— Par la Loi dont le soin m'est commis,
Cet homme que Jésus a tiré de la tombe
Doit mourir. Que ce soit l'œuvre d'un imposteur,
Ou qu'à Béelzébuth ce noir prodige incombe,
Il n'importe. Le peuple croit au séducteur

Qui semble commander à la nuit éternelle.
Toujours ce peuple obtus et faible s'est épris
Des dieux aventuriers, des idoles nouvelles,
Et déjà ce Jésus de Nazareth a pris
Plus d'un Hébreu naïf en sa doctrine impie,
Les pêcheurs, ses amis, ayant sans doute appris
Au fils de Dieu comment un filet se manie...

Caïphe eut un sourire. Un rire courtisan
Fit hennir les vieillards dans leur barbe emphatique;
Les faces larmoyaient de joie, et, bondissant,
Les panses dérangeaient les plis lourds des tuniques.

Caïphe poursuivit:

— De crainte que le mal
N'aille au pire, et de peur qu'Israël ne finisse
Par se prostituer au nouveau Bélial,
Il faut qu'avant Jésus ce Lazare périsse.

Car Lazare vivant, le peuple qu'a séduit
Le prodige que semble attester sa présence,
Oterait de nos mains justicières celui
Dont l'art menteur sut feindre une telle puissance ;
Mais qu'il soit replongé dans le sombre séjour,
Qu'on le rende au tombeau frustré de sa pâture,
Nous saurons le charger d'un sépulcre assez lourd,
Pour que, malgré la fraude et malgré l'imposture,
Le tombeau, cette fois, achève son festin.
Alors, se détournant de son erreur funeste,
Ce peuple au cœur mobile, au vouloir incertain,
Reniera ce Jésus... La Loi fera le reste.

Ils hochèrent la tête avec assentiment ;
D'aucuns se caressaient les lèvres de leur langue :
Le Grand Prêtre cessa de parler un moment,
Puis, sur un ton plus bas, il reprit sa harangue :

— Lazare doit mourir. Certes, disciple obscur,

N'ayant pas à la Loi fait de publique offense,
Il ne peut être atteint d'un coup légal et sûr.
Nous ne pouvons sur lui prononcer de sentence,
Ni le faire clouer sur le bois d'un gibet.
A de plus hauts forfaits réservons ce salaire!

Lazare doit périr sans faste, et, s'il tombait,
Victime d'un destin rapide mais vulgaire,
Ou si quelque hasard, prudemment amené,
Emplissait pour jamais d'opportunes ténèbres
La bouche du témoin que Jésus s'est donné,
Déplorant hautement cet accident funèbre,
Et, nous lavant les mains aux regards d'Israël,
Nous pourrions entre nous fêter cette victoire,
En louant Jéhovah qui, des hauteurs du ciel,
Réfrène les méchants et leur rompt la mâchoire!

Sadoc, l'un des Anciens, parla.

Le Tribunal
Ecoutait quand Sadoc ouvrait ses lèvres rares,
Car, entre tous ses pairs, nul n'était son égal
Pour le conseil subtil et profitable.

Avare
De gestes, on dirait qu'en ses ongles polis,
Les yeux baissés, il lit le texte d'une glose,
Pendant que, sur un ton savamment affaibli,
Il formule l'avis que son esprit propose.

— La sagesse en chacun de tes mots resplendit,
Caïphe, et la prudence est assise à ta droite.
Il importe, en effet, de rompre le crédit
Des fables que répand une imposture adroite;
Et c'est, depuis Moïse et depuis Aaron,
Notre œuvre d'arracher aux nouveautés fatales
Ce peuple dur d'échine et de cœur, toujours prompt
A repaître sa faim aux viandes du scandale.

Mais, avant de frapper d'un châtiment fortuit
L'homme dont le souci nous obsède, peut-être
Siérait-il d'essayer d'autres desseins sur lui.
Car ce Lazare est faible, éloigné de son Maître :
Moi-même, je l'ai vu, hagard et tremblant, fuir
Ceux qui lui demandaient d'accomplir un prodige.
Depuis, de sa maison, nul ne l'a vu sortir,
Et le peuple, déçu des signes qu'il exige,
Haïrait volontiers ce prophète impuissant,
Et même...

Supposons que la plèbe barbare,
Qu'on excite aisément à toute œuvre de sang,
Assaille la demeure où se cache Lazare ;
Imaginons alors qu'un homme sage et doux
Soit introduit auprès de Lazare, et l'exhorte
A conjurer la foule, avant que son courroux,
A quelque extrémité funeste ne s'emporte ;
Qu'un ami, dis-je, expert à conduire un discours,
Sache en des mots heureux envelopper son âme ;

Qu'il s'offre à le sauver du péril qu'il encourt
Si, devant tous, le faux ressuscité proclame
Qu'il n'est pas descendu jusqu'au séjour des morts,
Et que son maître seul ourdit cet artifice...

Si l'homme se refuse au salut, que son sort
Selon la volonté du peuple s'accomplisse;
Mais s'il parle, docile au conseil que j'émets,
Peut-être pourrions-nous ne point hâter sa perte.
Car pour désabuser Israël à jamais,
Pour briser sa croyance au Galiléen, certes,
Rien ne saurait valoir l'éclatant désaveu,
Et le haut reniement publié par cet être.

Que t'en semble, ô Caïphe, et vous, sages Hébreux,
Que vous paraît l'avis que j'ose vous soumettre?

Ils l'écoutaient encor. Leurs yeux, pleins de lueurs,
Pétillaient maintenant comme un brasier étrange.

Quand se fut apaisé le murmure flatteur,
Caïphe résuma l'unanime louange :

— Adonaï t'inspire, ô Sadoc ! C'est par toi
Que périra l'erreur où le peuple s'égare ;
Par toi, sans recourir aux rigueurs de la Loi,
Nous abattrons Jésus en séduisant Lazare.

Il parla longuement, exposant le complot,
Et comment assurer le succès de l'affaire.

Des échansons versaient des vins joyeux et chauds,
Et leur rougeur teignait les lèvres sanguinaires.



LA TENTATION

LA TENTATION

Voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment ; mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point.

Evangile selon saint Luc.

Or, après qu'il eut fui la foule, plusieurs jours
Lazare en sa maison demeura sans rien dire,
Le front penché, croisant les bras sur son cœur lourd,
Les yeux noirs de pensers.

Parfois, dans un sourire,
Marthe l'admonestait avec douceur :

— Pourquoi,
Disait-elle, songer à ce mystère encore ?
Oublions ce qu'on doit oublier ! Si tu crois
Qu'il te faille savoir ce que tout homme ignore,
Quand le Christ reviendra sous notre toit, dis-lui
De faire la lumière et la paix en ton âme ;
Mais sache d'ici-là dominer ton ennui,
De peur que le Seigneur lui-même ne te blâme
De te réjouir mal de ses dons éclatants,
Et d'offenser le Ciel d'une vaine tristesse.

Mais Marie avec lui se taisait. Par instants
Elle venait s'asseoir à ses pieds ; sa tendresse
Compatissante et pure illuminait ses traits ;
Elle avait le silence et la douceur des lampes ;

Et Lazare posait parfois ses doigts distraits
Sur les cheveux profonds qui couronnaient ses tempes.

Or, Lazare, une nuit qu'il gisait en son lit,
Eut un songe.

Il se vit sur un haut promontoire
Dominant une mer dont le couchant pâli
Ne laissait qu'entrevoir les solitudes noires.
Sur cette mer était le signe de la Mort :
Elle n'avait ni vent, ni vagues, ni voilures ;
Pas un bruit ne venait du large ni du bord,
Et rien ne remuait cette étendue obscure.

L'homme, qui s'était cru seul d'abord en ce lieu,
Découvrit, sur ce cap, une assemblée immense
Et confuse.

Nul œil autre que l'œil de Dieu,

N'aurait su dénombrer le chaos d'existences
Que cette multitude énorme enchevêtrait.
C'était, à l'infini, des corps et des visages,
Et, pas plus qu'en voyant la lointaine forêt
On ne peut discerner la forme des feuillages,
On ne pouvait en cette accumulation
Démêler les contours ni les traits des figures,
Mais des yeux et des yeux, des yeux par millions,
Luisaient sur cet amas de sombres créatures.

Et Lazare sentit qu'il s'était écoulé
De longs siècles, depuis que cette multitude
Étrange s'entassait sur ce cap désolé,
Dans le même silence et la même attitude.

Puis des siècles encor s'écoulèrent. Des temps
Ajoutèrent aux temps leur durée infinie,
Et Lazare eut au fond de son cœur haletant
L'effroi de vivre un nombre ineffable de vies,

Cependant que, pressés dans l'ombre, autour de lui,
Ces êtres, possédés d'on ne sait quelle attente,
Attachaient sur la mer leurs regards pleins de nuit.

Tout à coup il se fit un vaste cri. Béantes,
Les bouches qui, depuis des siècles, avaient tu
L'angoisse qui vivait sur les faces, crièrent.
Les yeux grandis luisaient d'un espoir éperdu,
Les mains tremblaient d'impatience et de prière,
Car un vivant était apparu sur la mer...

On ne pouvait savoir comment d'un autre monde
S'en venait cheminant ce voyageur amer;
Ses pieds étaient voilés d'une brume profonde;
Par moment on eût dit que le gouffre espérait
Reprendre ce vivant dans son ombre éternelle,
Et son corps, aspiré par des gouffres secrets
Et brusques, s'enfonçait parfois jusqu'aux aisselles.

Il avançait pourtant. Et lorsqu'il fut venu
Au bas de la falaise où pullulaient les races,
Il leva son visage et Lazare connut
Que la face de l'être était sa propre face!

Au même instant Lazare entendit une voix
Puissante qui criait :

— Qu'as-tu fait de nos frères,
Qui pour la grande mer sont partis avant toi?
Et pourquoi reviens-tu, seul ainsi, vers la terre?

Puis Lazare entrevit la pâle humanité
Se pencher pour ouïr le revenant farouche;
Les lèvres s'entr'ouvraient dans leur avidité
A boire le message attendu de sa bouche;
Et l'on entendait battre, en un seul battement,
Les innombrables cœurs de l'immense assemblée.

Et voici que, debout sur le gouffre dormant,
L'homme tendit au ciel ses paumes désolées,
Et, frémissant d'horreur, Lazare découvrit
Que l'on avait cousu la bouche de cet être!

Alors, il vit crouler son rêve, et, dans un cri,
Il s'éveilla :

Le jour était loin de paraître ;
Les coqs dormaient, et seul, aux ténèbres des champs,
L'aboi des chiens rôdait autour des maisons closes.

Lazare se dressa sur ses nattes, cherchant
A retrouver les lieux familiers, et les choses
Dont l'aspect amical délivrerait ses yeux
Des lambeaux de son rêve encore vivant dans l'ombre.

Mais un effroi nouveau hérissa ses cheveux.
Il venait d'entrevoir qu'une présence sombre

Se tenait, taciturne et haute, à son chevet.
Un être dont la nuit dérobait la figure,
Et qui semblait plus grand qu'un homme, l'observait,
Immobile, inclinant son apparence obscure.

Lazare murmura tremblant :

— Qui donc es-tu ?
Homme ou fantôme ? Esprit bienveillant ou funeste ?
Seigneur, pour relever mon courage abattu,
M'avez-vous envoyé ce messager céleste ?

Et Lazare entendit l'être parler. Sa voix
Belle et profonde avait une étrange harmonie ;
Elle versait du trouble et du charme à la fois,
Et tour à tour vibrait d'orgueil et d'ironie :

— Je ne suis l'envoyé d'aucun maître. Celui
Vers qui s'est élevé le cri de ta prière,

N'écoute pas ta plainte et rit de tes ennuis.
Jamais il n'eut souci de l'humaine misère,
Car le ciel qu'il habite est trop loin d'ici-bas,
Moi seul, consolateur méconnu de ce monde,
J'accours vers les douleurs qui ne m'appellent pas.

Je sais la tienne : elle est pitoyable et profonde,
Mais vaine. Rien n'est vain comme la vérité
Que tu crois rapporter de l'ombre inférieure,
Et que tu veux crier devant l'humanité.
Car, cette vérité, sache que c'est un leurre,
Un illusoire amas de songes confondus
Dans le trouble fiévreux d'une fausse agonie.
Non, Lazare, jamais la tombe n'a rendu
Les êtres dont sa faim se gorge inassouvie
Les morts sont morts !

La loi dont c'est l'ordre éternel
Est de celles que Dieu ne peut lui-même enfreindre.

C'est l'immuable loi qui règle dans le ciel
La course des soleils qui brûlent sans s'éteindre;
C'est la loi qui maintient par l'impalpable éther
Le navire pesant à bord duquel nous sommes,
Et qui fait succéder, sur le globe divers,
Les jours aux nuits, les nuits aux jours, et l'homme à l'homr
C'est selon cette loi qu'alternent les saisons,
Et que l'on voit sortir de la terre vivace,
Les herbes et les fleurs, les fruits et les moissons:
Tout par elle grandit, et meurt, et se remplace.

Les morts sont morts.

Qu'un seul des innombrables corps
Dont il faut que la terre engraisse ses entrailles,
Lui reprenne sa chair et ses membres, qu'un mort
Revive, et, s'évadant des ténèbres, qu'il aille
Promener au soleil son fantôme odieux,

L'ordre sacré ne peut supporter cette injure,
Et la loi n'étant plus qu'un caprice de Dieu,
Qu'un vouloir arbitraire et changeant, la nature,
Les étoiles du ciel, les êtres d'ici-bas,
Pour la première fois à leur destin rebelles,
Diront à l'Infini : « Je n'obéirai pas ! »

Et quand tu reviendrais de la nuit éternelle,
Que veux-tu donc apprendre aux hommes? Qui te dit
Que le secret des morts vaille qu'on le répète,
Et que par les vivants il doive être applaudi?

Mais n'est-il pas écrit dans l'un de vos prophètes :
« Là-bas, bons ou méchants, tous ont le même sort.
« Il n'y a ni bonheur, ni savoir dans ce gouffre;
« Un chien, s'il est vivant, vaut mieux qu'un lion mort.
Ici-bas les vivants savent au moins qu'ils souffrent,
Les morts ne savent rien, pas même qu'ils sont morts.

Les morts sont morts.

Tout est fini quand ils se couchent
Dans la terre, et quand l'ombre a dévoré leur chair.
C'est l'aveu qui serait confessé par leur bouche
S'ils en pouvaient ôter l'étouffement des vers !

Puis ils diraient : « Vivants, vivants : aimez la vie
« Si courte ; aimez le corps si fragile ; vêtez
« De pourpre et de lin pur la chair si tôt ravie.
« Hâtez-vous pour la joie et pour la volupté !
« Soyez ivres de vin et du souffle des femmes,
« Jouissez de vos jours, et goûtez le soleil ! »
Tel est le grand secret que la tombe proclame,
Les morts pour les vivants n'ont pas d'autre conseil.

L'être avait disparu.

Le coq chanta. L'aurore
Glissait par la fenêtre une froide lueur;
Et Lazare écoutait en son âme sonore
Murmurer longuement la voix du Tentateur.



LE TÉMOIGNAGE

LE TÉMOIGNAGE

Lors donc que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre.

Evangile selon saint Jean.

Pleine de vin, sordide et dégorgeant d'injure,
La foule avait cerné Lazare en sa maison.

La veille, dans Acra, faubourg dont les masures
Comme un impur lichen pullulent sur Sion,

Dans les quartiers lépreux, par les ruelles tortes,
Où l'on voit, sur des tas d'immondices, des chiens
Se disputer la chair de quelque bête morte,
Un homme était venu de la part des Anciens.
Monté sur un cheval dont le sabot sonore
Frôlait les mendiants le long des murs couchés,
Il s'était arrêté sous un vieux sycomore
Où se tient un changeur à l'heure du marché.

Alors, sans se donner le soin d'aucun exorde,
Puisant à pleines mains dans la bourse de cuir
Pesante qu'à ses flancs retenait une corde,
Il fit, sur les pavés, tinter et rebondir,
Et luire une jonchée étincelante et brusque
D'authentiques deniers où, dans l'argent loyal,
Le profil d'un César impérator se busque.

Au son voluptueux et mordant du métal,

Des clameurs de désir s'élevèrent. Farouches,
Sur les pavés gluants, des êtres vinrent choir,
Comme autour d'une plaie on voit fondre les mouches.

Ils sortaient en courant des maisons ; les couloirs
Ténébreux vomissaient de sinistres figures ;
Il en venait de loin, appelés par les cris.
Des éphèbes fardés et des femmes impures,
Dont les yeux clignotaient par le grand jour surpris,
Haletants, mi-vêtus, accouraient d'une impasse ;
Femmes, vieillards, enfants, pris de la même faim,
Se ruaient sur l'argent avec des mains rapaces.

Ils roulaient enlacés, luttant pour le butin,
Ayant l'air de fouir la terre du visage.
Les plus forts arrachaient aux plus faibles leurs parts ;
Les hommes écartaient les femmes, et, sauvages,
Les soulevaient du sol par leurs cheveux épars,

Mais celles-ci tordaient la nuque pour les mordre,
Et leurs seins s'échappaient de leur robe ; un vieillard
Qui, sans s'aventurer au plus épais désordre,
Avait pu ramasser un denier de hasard,
Redoutant que quelqu'un n'enviât sa trouvaille,
S'efforçait d'avaler sa monnaie, en un coin.

Et l'homme, en regardant s'ébattre la canaille,
Portait à sa narine un sachet de benjoin,
Puis, quand elle eut fini, commandant le silence,
Il parla.

Selon les ordres des chefs, il sut
Faire luire l'appât des sûres récompenses,
Et rallia la plèbe au plan par eux conçu.

...Or c'étaient tous ces gens, augmentés au passage,
Des oisifs qu'on rencontre aux abords des cités,

Qui, flairant maintenant le meurtre et le saccage,
Elevaient leurs clameurs vers le Ressuscité.

Mais le prudent Sadoc, précédant leur venue,
Etait déjà près de Lazare et ses discours
Coulaient en mots nombreux de ses lèvres menues,
Cependant qu'il jouait avec l'anneau l'or lourd.
Où luisait un chaton de fauve chrysolithe.

Comme il va terminer sa harangue, il conclut :

— Un mot apaisera tout ce peuple qu'irrite
Le secret inouï dont il te croit l'élu :
Il faut le dire ! Va donc vers cette foule, exauce
Le trop juste désir qui nourrit son courroux.
Sans doute la vaillance où ton âme se hausse
N'a cure des périls dressés autour de vous.
Ce n'est donc pas de peur qu'un forfait s'accomplisse,

Ni pour sauvegarder tes jours, et ceux des tiens,
Que tu confesseras, devant tous, l'artifice
Dont tu fus abusé par le Galiléen :
D'un plus noble ressort ton grand cœur doit se tendre ;
Ce peuple veut savoir de toi la vérité,
C'est donc la vérité qu'il te faut faire entendre.
Dieu qui sonde les cœurs et hait l'iniquité,
L'exige, et tu serais en proie à sa vengeance,
Si, pouvant dissiper l'erreur, tu t'obstinais
A lui garder encor la faveur du silence !

Lazare répondit :

— Maître, je reconnais
Que la sagesse éclate aux mots que tu profères.
Oui, je proclamerai la vérité. Tu peux
En porter à ce peuple une assurance claire.
Je vais parler ! Avant de céder à leurs vœux
Permets qu'avec Dieu seul un instant je converse.

Sadoc sortit.

Lazare, à présent, n'était plus
L'homme faible et muet dont l'angoisse diverse
Ballottait sans repos le cœur irrésolu.
Il semblait frémissant de secrète énergie ;
La certitude ardente illuminait son front ;
Son être rayonnait cette splendeur de vie
Qui revêt l'homme, à l'heure où, décisif et prompt,
Quelque éclatant dessein lui découvre la route
Que ses yeux obscurcis et ses pas incertains
Imploraient aux tournants du mystère et du doute.

Les yeux levés, et sur son cœur joignant ses mains,
Lazare s'écria :

— Elohim, je te loue
De m'avoir révélé ta sainte volonté !

Je sais donc maintenant la tâche où tu me voues,
Et pourquoi j'ai souffert, et pourquoi j'ai douté :
Oui, tu veux que je sois le témoin de ta gloire,
Non pas en proclamant les secrets surhumains
Dont tu m'as interdit de garder la mémoire,
Mais en offrant ma vie en holocauste, afin
Qu'ils sachent que la terre a germé le Messie ;
Car ce peuple, si dur qu'il soit de cœur, croira,
Mieux qu'aux signes du ciel et mieux qu'aux prophéties,
Au témoignage vrai de l'homme qui mourra.

Au même instant il vit entrer Marthe et Marie,
Douloureuses, et l'une à l'autre s'appuyant,
Pareilles à deux fleurs du même vent meurtries.
Un trouble à leur aspect emplit son cœur vaillant,
Il eut peur de pleurer, et craignant leur tendresse,
Il leur dit sur un ton de sévère douceur :

— Femmes retirez-vous ! La tâche qui me presse

Ne souffre pas le vain retardement des pleurs.
Laissez-moi me hâter vers cette tâche, ô femmes,
Et priez le Seigneur qu'il exalte ma foi !

— Mais nous voulons aussi, frère, donner nos âmes
Et confesser Jésus, et mourir avec toi.

— Ecoutez ! dit Lazare.

A travers les murailles
Le cri tumultueux de la foule arrivait.

— Mes sœurs, il ne sied pas qu'ainsi des vierges aillent
Dévoiler leur visage à ce peuple mauvais.
Demeurez à prier dans votre chambre close,

Il ne tombera pas de ma tête un cheveu
Que Dieu ne l'ait voulu pour une juste cause.
Je vous laisse en sa garde, et je veux ce qu'il veut.

Un lourd silence fut quand Lazare, très pâle,
Se dressa sur le seuil de sa maison. Certains,
Qui l'avaient vu sortir de l'ombre sépulcrale,
D'un reste de terreur se sentirent étreints.
Les autres attendaient, curieux de l'entendre.

Lazare s'avança de quelques pas vers eux,
Il paraissait grandir ; on vit son bras se tendre,
Et sa bouche épandit ces mots impétueux :

— Hébreux, jusques à quand sur votre âme endurcie
La grâce du Seigneur tombera-t-elle en vain ?

N'avez-vous attendu si longtemps le Messie
Que pour demeurer sourds à son appel divin?

Une voix lui cria : — Quel est donc le Messie?

Et Lazare :

— Quel est celui qui parmi vous
Marche comme un semeur aux mains pleines de vie?
Quel est celui qui dit des mots simples et doux
Dont la vertu guérit, console et réconforte?
Quel est celui qui dit aux aveugles : Voyez!
Aux boiteux : Marchez! Au paralytique : Emporte
Le grabat où le mal tient tes membres liés!
Au lépreux : Que ta chair soit pure et rajeunisse!
Celui dont on ne peut effleurer le manteau
Sans que quelque bienfait merveilleux en jaillisse?
Quel est celui qu'on voit commander au tombeau

Et qui d'un seul appel de sa voix surhumaine
Du sépulcre étonné fait se lever les morts?
C'est Jésus! C'est le Christ!

Une clameur de haine,
Immense, interrompit Lazare. Ils criaient : Mort!
Mort au Galiléen, prophète d'imposture!
Mort à Lazare! Mort au faux ressuscité!

— Il est le fils de Dieu, je l'atteste et le jure!
Il est toute sagesse et toute vérité!

Mais ils couvraient sa voix de leurs cris. Les visages,
Dont le rouge soleil couchant teignait la peau,
Paraissaient refléter la lueur d'un carnage.
Le sang gonflait les cous convulsifs et brutaux;

Ils renversaient le front, avançant les mâchoires ;
Déformés par la rage et par les hurlements
Qui tourmentaient les traits, tordaient les bouches noires,
Tous ces masques humains laissaient en ce moment
Percer la ressemblance étrange d'une bête.

Quelqu'un ayant crié : « Lapidons-le ! » On vit
Une pierre voler au-dessus de sa tête ;
Une chut à ses pieds, puis une autre suivit,
Et d'autres. Comme la grêle qui fond des nues
Après la chute des grêlons avant-coureurs,
Les pierres maintenant pleuvent lourdes et drues,
Mais parce que les yeux sont troubles de fureur,
Et que l'obscure peur du crime qu'on prépare,
Rend la main malhabile et le jet incertain,
Quelques instants encor, demeuré sauf, Lazare
Apparaît immobile et souriant.

Soudain
Il chancelle, frappé d'une pierre à la face.

Un jet de sang vermeil éclate en sa pâleur,
Et la foule applaudit, et se rue, et, vorace,
Flaire le sang avec un horrible bonheur.

Prodige! On ne sait quoi refoule cette horde.
Les premiers de ceux qui bondissaient pour l'assaut,
Tombent à la renverse, et terrassés, se tordent
Comme une touffe d'herbe où vient d'entrer la faux.
D'autres couvrent leurs yeux de leurs mains étendues,
Ou se cachent le front sous leur coude, un effroi
Indicible a pâli les faces éperdues,
Et le son de la mort est dans toutes les voix.

Puis voici qu'emportés d'une course subite
Ils fuient.

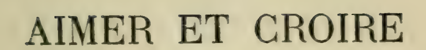
Ils fuient, hagards, tumultueux et fous;
Comme un troupeau sur qui des abeilles s'irritent.

On voit les talons nus levés, et les genoux
Rapides repousser l'étoffe des tuniques ;
Les manteaux fouettent l'air, et les cheveux épars
Se soulèvent gonflés au vent de la panique.
Parfois, s'entreheurtant un groupe de fuyards
Tombe ; d'autres tombant sur eux, ils s'amoncellent
Et font un tas vivant de membres et de corps
Qui hurle, se débat, s'écrase et s'entremêle.
Puis, relevés enfin, ils fuient plus vite encor ;
Ils fuient, tournant le dos au soleil qui s'incline
Et paraît les cingler de rayons furieux ;
Ils fuient, et par les champs que le soir illumine,
Leurs ombres en courant s'allongent devant eux.

Alors Lazare ouït une voix calme et forte
Qui disait près de lui : « La paix soit avec vous ! »

Et Jésus apparut.

Il était sans escorte.
Son visage apaisé ne montrait nul courroux ;
Il ne brandissait pas le faisceau de lanières
Qu'il avait pour chasser les vendeurs du saint lieu.
Sur ses yeux il avait abaissé les paupières,
Afin d'y renfermer la puissance de Dieu
Qui s'était échappée un instant de son être ;
Seul son front, tout à l'heure étincelant de feux,
Laissait une clarté sereine transparaître.



AIMER ET CROIRE

AIMER ET CROIRE

Heureux ceux qui ont cru et qui n'ont pas vu !

Evangile selon saint Jean.

LAZARE

Pourquoi m'avoir tiré d'entre leurs mains, Seigneur ?
J'espérais bien mourir afin qu'ils te connaissent !
Me fallait-il encor perdre jusqu'au bonheur
De te rendre les jours dont tu me fis largesse !

Une seconde fois tu m'ôtes à la mort!
Ah! je n'implorais pas ce bienfait implacable,
Et je crains que mon cœur ne soit plus assez fort
Pour te bénir du don sous lequel tu m'accables.

Pardonne à ma douleur qui vient de blasphémer!
Je crois en toi, je t'aime, ô Christ, mais je succombe,
Et le réseau d'angoisse où je suis enfermé
Me rend jaloux de ceux qui possèdent la tombe.

Mon âme erre parmi les ténèbres. Je suis
Plus perdu qu'un aveugle au croisement des voies.
Toi qui rends la lumière aux yeux remplis de nuit,
Jésus, fils de David, fais aussi que je voie!

Que faut-il que je fasse et que veux-tu de moi?
Ta faveur foudroyante a dévasté ma vie,

Je n'attends des vivants que la haine et l'effroi,
Et moi-même j'ai peur de mon ombre ennemie.

J'ai voulu t'annoncer aux hommes ! Mais en vain
Sous le cilice, dans les larmes et la cendre,
Je t'ai prié, Seigneur, afin qu'il me souvînt
Des choses que j'avais espéré faire entendre.

Tu ne l'as pas voulu ! Mes souvenirs ont fui
Si loin que j'ai cessé de sentir leur présence,
Alors, dans l'épouvante et la totale nuit,
J'ai manqué d'oublier le nom de l'espérance.

Alors, raillant ma plainte et riant de mes maux,
Un esprit tentateur s'approcha de ma couche ;
Il pesa sur mon âme, et j'entendis des mots
Désolants et profonds s'échapper de sa bouche.

Maître, pardonne-moi, car tu n'étais pas là !
J'ai souffert, j'ai pleuré, j'ai détesté la vie ;
J'ai maudit les bienfaits dont ta main me combla,
Peut-être ai-je accusé ta sagesse infinie !

Peut-être ai-je douté de toi, Seigneur, Seigneur !
Mais quand pour t'attester la mort me fut offerte,
La certitude heureuse a réjoui mon cœur,
Une route d'amour devant moi s'est ouverte.

J'ai marché vers ton œuvre et j'ai tendu mes bras
Joyeux vers la douleur et vers le sacrifice...
Mais je t'offrais un vœu qui ne t'agréait pas,
O Maître, et tu n'as pas voulu qu'il s'accomplisse.

Certes, mon témoignage est indigne de toi,
Et ton autel voudrait de plus pures hosties ;

Mais, haï des vivants, maudit de Dieu, pourquoi,
Pourquoi me retenir loin des morts que j'envie?

JÉSUS

Mon fils, celui-là seul m'aime comme je veux
Qui fait la volonté de mon Père céleste,
Ainsi que je la fais sur terre comme aux cieux.
Si, moi-même, son fils et son égal, je reste
Humble sous sa justice, et doux sous sa rigueur,
Pourquoi te plaindrais-tu des peines qu'il inflige?

Le maître n'est-il pas plus que le serviteur?
Je ne suis pas venu pour faire des prodiges,
Mais afin d'accomplir toute la volonté
De Celui dont je sème ici-bas la semence.

Si quelqu'un veut me suivre en la félicité,

Qu'il chemine avec moi d'abord dans la souffrance,
Qu'il soit humble surtout ainsi que je le suis,
Qu'il renonce à soi-même, et qu'il sache remettre
Son âme obéissante en la main de Celui
Qui, l'ayant créé seul, seul aussi peut connaître
Ce qui lui vaut le gain éternel du salut.

Parce que tu n'as pu révéler à la terre
Le secret pour lequel tu te croyais élu,
Et parce que ton cœur a senti la misère
Où le laissait la fin de quelque pauvre amour,
Te voilà gémissant et désolé, semblable
A l'enfant qui s'irrite et pleure tout un jour
D'avoir vu renverser son ouvrage de sable !

Si ta foi n'égalait qu'un grain de sénevé,
Tu n'aurais pas souffert le trouble qui t'abuse ;
L'esprit d'orgueil et de mensonge aurait trouvé

Ton âme moins ouverte au piège de sa ruse ;
Par la foi tu saurais que tout est vanité
Hors de faire humblement la volonté du Père,
Et d'aimer le Seigneur avec simplicité.

Car pénétrerais-tu le dernier des mystères,
Saurais-tu les secrets aux anges inconnus,
Et ferais-tu, devant les foules éblouies,
Des signes dont les cieux mêmes seraient émus,
Si tu ne possédais l'amour qui vivifie,
Tu ne serais qu'un vain métal qui frappe l'air.

Et quand tu souffrirais par le fer et la flamme,
Quand tu cheminerais sur les flots de la mer,
Si l'amour, ô mon fils, n'illuminait ton âme,
Tu ne t'assiérais pas au festin que je vais
Préparer aux élus dans la gloire du Père.

Car je suis la Lumière, et moi seul je connais
Les choses qu'il convient d'enseigner à la terre.
Je suis la Vérité; nul, si ce n'est par moi,
Ne peut-être éclairé de clartés souveraines;
Je suis la Route; hors de ce chemin étroit
Personne n'atteindra le repos où je mène.

Bienheureux ici-bas ceux qui croiront sans voir!

Dieu n'a pas interdit à l'homme de savoir
Les secrets de la terre et ceux du grain de sable,
Et ceux-mêmes du ciel visible aux yeux de chair.
Qu'il dénombre, s'il peut, les astres périssables
Que la main du Très-Haut a jetés dans l'éther;
Qu'il découvre la route assignée aux étoiles;
Que du cèdre à l'hysope, il n'ignore plus rien
De ce que l'univers des créatures voile;
Qu'il tienne Béhémoth dompté sous ses liens,

Et que Léviathan soit docile à ses rênes,
Ayant au corps de l'homme inspiré son esprit,
Dieu ne s'offense pas de la science humaine.

Mais il s'est réservé ce qui ne fut écrit
Ni sur la terre, ni sur l'océan, ni même
Au livre que sa main déroule au firmament.
Il a gardé pour lui la vérité suprême,
Et de peur que l'esprit ne s'enfle vainement
Et ne se perde, ainsi que les anges rebelles,
Il a dit à l'esprit : Tu ne toucheras pas
Au fruit où j'ai caché la science éternelle!

Les clartés qui suivront les ombres d'ici-bas,
L'homme présomptueux ne doit pas les connaître,
Des yeux de son esprit ni des yeux de son corps,
Et pour que le secret n'en soit trahi, le Maître
A scellé de son sceau les lèvres de la Mort.

Ceux-là seuls qui, sans voir, croiront à ma parole,
Posséderont la joie avec la vérité.

Quand tu révélerais à ce peuple frivole
Les souvenirs lointains qui te furent ôtés,
Si tes lèvres pouvaient balbutier les choses
Que l'aube du tombeau t'a permis d'entrevoir,
Tu ne gagnerais point tous les cœurs à ma cause.
Car si beaucoup d'entre eux n'ont voulu recevoir
Le Fils de Dieu venu de la Maison de vie
Pour travailler au champ du Père, quel accueil
Feraient au serviteur ces âmes asservies
Aux œuvres de la chair, du lucre et de l'orgueil?

Quand tu les instruirais des mystères sublimes,
Les hommes de ce monde en seraient-ils meilleurs?
Lucifer a roulé dans l'éternel abîme,
Pourtant il contemplait la face du Seigneur!

Ne t'afflige donc pas d'un oubli salutaire.
Laisse ton cœur troublé reposer dans ma paix
Et sache, dans l'amour, adorer et te taire!

Sans doute l'heure approche où l'œuvre que je fais
Voudra des ouvriers plus nombreux dans ma vigne.
Je t'élirai peut-être au nombre de ceux-ci
En posant sur ton front la lueur de mon signe.
Mais quelque temps encore il faut que, seul ici,
Je travaille aux regards de mon Père et des anges;
Car nul ne peut me suivre au chemin où j'irai,
Ni fouler avec moi la prochaine vendange,
Ni boire le calice amer que je boirai.

Mais lorsque je serai remonté vers le Père,
Je prierai pour la foi de ceux que j'ai choisis
Et je vous enverrai ma force et ma lumière :
L'Esprit saint descendra dans vos cœurs obscurcis,

Il vous inondera de grâce et de sagesse,
Vous sentirez couler en vous la Vérité,
Et vous croirez dans la douceur et l'allégresse.

LAZARE

Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité!

PONCE PILATE

ÉDITION DE LUXE

Il a été tiré de *Ponce Pilate* : une édition de luxe, illustrée de vignettes gravées sur bois par M. Marcel Roux.

30 exempl. sur japon impérial, contenant une double suite en sanguine et en noir des gravures, numérotés de 1 à 30.

250 » sur hollande Van Gelder, numérotés de 31 à 280.

Chez H. Lardanchet, éditeur, Lyon.

ÉVANGILE

SELON SAINT MATTHIEU

...Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, il y eut des ténèbres sur toute la terre.

Vers la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte : « Éli, Éli, lamma Sabacthani », c'est-à-dire, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Quelques-uns de ceux qui étaient là, l'ayant entendu, dirent : « Il appelle Élie. »

...Jésus poussa de nouveau un grand cri et rendit l'esprit.

Et voilà que le voile du sanctuaire se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs saints, dont les corps y étaient couchés ressuscitèrent. Étant sortis de leurs tombeaux, ils entrèrent, après la résurrection de Jésus, dans la ville sainte, et apparurent à plusieurs.

Le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une grande frayeur et dirent : « Cet homme était vraiment Fils de Dieu. »

ACTE Ier

ACTE Ier

Pilate est dans l'unctorium ; autour de lui de belles esclaves s'empressent à l'oindre de parfums.

PILATE

Que les dieux soient loués ! Ce bain m'a fait renaître ;
Mes membres assouplis retrouvent le bien-être.
Esclaves, des parfums encor ! N'épargnez point
Le fard de cinnamome et l'huile de benjoin.

Chaque fois qu'au prétoire appelé par leurs causes,
A l'immonde contact de ces Juifs, je m'expose,
Il me faut oublier leur odeur, en faisant
Ruisseler sur mon corps des parfums tout-puissants.

Ah! la plèbe romaine et les gens de Suburre
Exhalent la sueur, et l'ail et la saumure,
Mais les Juifs assemblés sont comme des corbeaux :
Il monte de leur foule une odeur de tombeaux.

Et ce fut aujourd'hui pire qu'à l'ordinaire;
Je n'ai jamais connu d'une plus sotte affaire:
Car ce Jésus était au moins un innocent,
Mieux que cela, peut-être, un juste bienfaisant.
Ses discours, il est vrai, coupés de longs silences,
M'ont paru quelquefois empreints d'extravagance,
Je le crois mal habile aux subtils arguments;
Mais il sait de haillons se draper noblement,

Mais ses yeux étaient beaux sous leurs longues paupières :
Jamais des yeux humains n'ont eu plus de lumière...

J'ai pensé le sauver. Ils ne l'ont pas voulu.
Oter aux Juifs leur proie ? Autant, certe, eût valu
Disputer un cadavre aux chacals de Lybie.
Quelles clameurs ! Quel vent de meurtre et de folie
Soulevait cette foule en flots impurs ! Longtemps
Je reverrai, dressés hors des manteaux flottants,
Ces poings tendus, ces doigts luisants d'ongles rapaces,
Et ces yeux chassieux clignotants dans les faces,
Et ces bouches bavant dans les barbes ! — Ah ! Ah !
Quel peuple que le peuple élu par Jéhovah !

Un instant, il suit des yeux les femmes qui,
ayant achevé leur office, s'éloignent :

Qu'Apollon soit loué ! Sa lumière céleste
Eclaire sous le ciel des formes moins funestes
Que les masques hideux de ces Juifs. Le jour d'or

Se réjouit toujours à caresser des corps
Façonnés par les mains des Grâces immortelles.
Allons, soyons joyeux ; Cypris est toujours belle.

Entre un centurion :

PILATE

Eh bien, centurion?

LE CENTURION

Selon l'ordre dicté,
J'ai fait à Barrabas rendre la liberté.

PILATE

Ah! bien.

A part :

Il a fallu pourtant que je délivre
Barrabas. Jésus meurt et Barrabas va vivre!
Le Destin a des jeux surprenants ici-bas.

Au centurion :

Que devient ce brigand?

LE CENTURION

Jésus?

PILATE

Non, Barrabas.
Qui te dit que Jésus soit chargé d'aucun crime?

LE CENTURION

Il va mourir sur le gibet.

PILATE

Eh oui, victime,
Ainsi que moi, d'ailleurs, de... complications.

Au surplus, ce sont là d'obscures questions
Dont il ne convient pas qu'un soldat s'embarrasse.
Et comment Barrabas a-t-il reçu sa grâce?

LE CENTURION

Etonné tout d'abord et muet, mais à peine
Eût-il vu de ses mains se détacher les chaînes
Que son âme arrogante éclata dans ses yeux.
D'un bond il fut dehors, rauque, hagard, joyeux,
Flairant l'air, ne sachant où diriger sa fuite.
Mais, bientôt reconnu, des gens lui firent suite.
Et lorsqu'il arriva sur la Place du Blé,
Il eut autour de lui tout un peuple assemblé :
Mendiants et larrons, gitons et courtisanes,
Voleurs de grand chemin, pilleurs de caravanes,
Ramas d'êtres sortis des tavernes d'Acra,
Hissèrent, triomphant, Barrabas sur leurs bras.

Et lorsqu'il eut appris par eux qu'on allait faire

Trois crucifixions sur le mont du Calvaire,
Dont celle de Jésus le faux prophète : « Hébreux,
« Leur cria-t-il, ce jour est doublement heureux,
« Puisqu'à mon innocence il est rendu justice,
« Et puisque l'imposteur est conduit au supplice.
« Amis, au Golgotha ! Allons voir sur la croix
« Expirer l'ennemi des hommes et des lois. »

A ce moment, Procula, femme de Pilate, entre sans être vue. Elle écoute, pâle d'émotion, le récit du centurion.

Sur ces mots s'élançant avec lui, cette tourbe,
Par les couloirs obscurs et les ruelles courbes,
A rejoint le cortège immense et forcené
Qui vers le Golgotha pousse les condamnés.
Joyeuse du renfort qui survient, à la vue
De Barrabas marchant en tête, la cohue
Applaudit : « Hosannah au vaillant Barrabas ! »
Lui, se ruant, les yeux féroces, le front bas,
Jusqu'au Galiléen se frayant un passage,
Il le frappa d'un coup de poing dans le visage :
Et Jésus est tombé pour la première fois.

PROCULA

Ah ! dieux...

PILATE

Ma Procula, d'où te vient cet émoi ?

PROCULA, *bas à Pilate.*

Pontius, qu'as-tu fait de ce juste ?

PILATE, *au centurion.*

Ton rôle
Est de me renseigner exactement. Contrôle,
Observe les esprits et les événements,
Et tâche à m'envoyer de moment en moment
Un exprès diligent et sûr.

Il le congédie d'un geste, puis le rappelant :

Et puis, écoute :
Si, par quelque hasard, il arrivait qu'en route
Les amis de Jésus (ils sont nombreux, je crois,)
Tentassent de sauver cet homme de la croix,
Je te charge...

Il le regarde un instant dans les yeux, puis, plus bas :

Ou plutôt, je veux que tu comprennes
Qu'un succès de leur part m'affligerait à peine.
Les soldats s'en tiendront, certe, aux ordres reçus,
Si l'on venait pourtant à délivrer Jésus,
Je ne déplorerais qu'à moitié leur mollesse.

LE CENTURION

Dois-je tenir ceci pour un ordre?

PILATE

Non, laisse
Les choses obéir aux décrets du destin.
Un ordre? J'ai parlé d'un désir incertain,
D'un souhait chimérique, et, bien plus, je t'engage
A ne pas trop penser à ce vain verbiage.
Je t'engage surtout à le taire si bien
Que ton casque, ô soldat, même n'en sache rien.
Va. J'attends des rapports détaillés et lucides.

Le centurion sort.

PROCULA

Pontius, qu'attends-tu de ces ruses timides?
Le Juste va mourir et son sang furieux
Retombera sur nous!

PILATE

S'il est de justes dieux,
Ce sang retombera sur la race exécrable
Qui seule de sa mort s'est faite responsable.
A leur sombre désir n'ai-je point résisté?
Eh! que n'ai-je point dit? Que n'ai-je point tenté?
Pour arracher sa proie à leur haine brutale!
Si tu les avais vus accourir vers ma stalle,
Innombrables, hurlant comme des loups...

PROCULA

J'ai vu.
Du haut de la terrasse, où je montai, j'ai pu
Observer leur fureur, hélas, et ta faiblesse.

PILATE

J'employai tour à tour la force et la souplesse.

PROCULA

Et les expédients où la peur t'a conduit
N'ont été qu'un surcroît de souffrances pour lui.
Fallait-il qu'au pilier de torture on l'expose!
Je n'ai pas voulu voir l'épouvantable chose,
Mais j'entendais d'ici le sifflement des fouets
Et le cri de la chair que leur pointe trouait,
Et le rire sanglant des flagellateurs ivres.

PILATE

J'espérai qu'attendris ils le laisseraient vivre.

PROCULA

Attendrir une foule en lui montrant du sang!
As-tu vu, dans le cirque, un tigre s'apaisant

Parce qu'il a humé le parfum des blessures?
Ah! que ne t'avisais-tu de plus fermes mesures?
Quels risques pensais-tu courir? Tu connaissais
Ce peuple, et qu'il est lâche, et qu'il te suffisait
De quelques vétérans pour briser sa colère!

PILATE

Oui, s'il se fût agi d'une émeute vulgaire
Où je n'eusse trouvé que d'obscurs plébéiens,
Mais j'avais contre moi Scribes, Pharisiens
Et prêtres, gens retors, experts aux calomnies,
De qui j'ai maintes fois subi les avanies.
Jésus se prétendait roi des Juifs; je ne sais
Quel sens il attachait à ses paroles, mais
Je sais trop quel rapport on en eût fait à Rome.
Puis, Jésus s'élevait contre leurs lois, en somme,
Et Rome m'a chargé de défendre ces lois.
Voilà ce qu'on eût dit, et songe de quel poids
Ce reproche eût pesé sur l'esprit de Tibère.

PROCULA, *qui a cessé d'écouter Pilate, et comme se parlant à elle-même :*

Pour le crucifier on l'emmène au Calvaire,
Et ce Jésus était pourtant plus qu'un mortel.

PILATE

Tu n'en es pas, j'espère, à recevoir pour tels
Les prodiges fameux comptés à ce prophète !
Tu sais comme l'esprit du vulgaire se prête
Aux mensonges brillants qui font d'un homme un Dieu.
Or, nul peuple, au soleil, plus que le peuple hébreu,
A ces crédulités barbares ne se livre.
A les ouïr parler, comme à lire leur livre,
Leur histoire serait un merveilleux tissu
De faits tels que jamais poète n'en conçut
De plus extravagants et de plus chimériques,
Le pouvoir qu'on accorde à Jésus ne s'explique
Pas autrement.

PROCULA

Jésus! Je ne sais pas
Si, comme on le prétend, à chacun de ses pas,
Un bienfait surhumain attestait sa puissance.
On dit qu'à la tempête il imposait silence,
Qu'il gouvernait les vents et châtiait la mer.
On dit qu'il guérissait les maux les plus amers,
Qu'à sa voix les boiteux et les paralytiques
Bondissaient et marchaient en chantant des cantiques;
Que les aveugles-nés dont il touchait les yeux
Découvraient le soleil et jouissaient des cieux ;
On dit, et la Judée entière le répète,
Qu'à Béthanie un homme étant mort, le prophète
Vint, après quatre jours, vers le tombeau profond,
Que, l'ayant appelé seulement par son nom,
Il fit sortir, vivant, cet homme des ténèbres.
Je n'ai rien vu de ces miracles qu'on célèbre,
Et cependant je crois que cet homme est divin.

Souviens-toi, Pontius, sous quel pesant chagrin
Je m'en allais courbant ma déplorable vie,
Après que Marcia nous eût été ravie.
Que de jours et de nuits consumés dans les pleurs!
Que de fois vainement j'ai crié ma douleur
En reprochant aux dieux ma douce enfant perdue!

A son sépulcre un jour que je m'étais rendue,
Il fallut en chemin m'arrêter un moment
Prise dans l'embarras d'un long attroupement.
En tête s'avançait un homme jeune et grave,
Pieds nus, la corde aux reins, vêtu comme un esclave,
Et portant les cheveux divisés sur le front,
Ainsi que certains Juifs nazaréens le font.
La foule l'assiégeait de cris et de prières;
D'aucuns se prosternaient le front vers la poussière
Pour adorer le bord de son manteau poudreux.
Des femmes se penchaient au bord des toits : « Heureux
Le sein qui le conçut! Heureuses les mamelles
Par qui fut allaité cet enfant! » disaient-elles.

C'était Jésus. Son nom était connu de moi,
Mais, lui, je le voyais pour la première fois.

Au moment qu'il allait dépasser ma litière,
Il arrêta sur moi ses regards. La lumière
De ses yeux merveilleux m'inonda de clarté;
Un charme, de douceur, de force et de bonté
Enveloppa mon âme et pénétra mon être.
Ce regard, je sentis qu'il venait de connaître
Mon pauvre cœur de mère et toute sa douleur,
Et qu'en l'illuminant jusqu'en sa profondeur
Il mettait un bonheur secret dans ma souffrance.
Depuis lors, je n'ai plus souffert sans espérance,
Et si je pleure encor sur l'enfant qui n'est plus,
Mes pleurs sont moins amers à cause de Jésus.

Ah! quel est donc cet être, et quel autre prodige
Avant de croire en lui veux-tu que l'on exige?
Il peut guérir la chair; il peut sauver le corps;

Il peut rendre la vie; il peut dompter la mort
Celui dont la vertu ressuscite les âmes,
Celui qui, d'un regard, ferme au cœur d'une femme
La blessure saignante et gémissante.

Moitié émotion, moitié condescendance, Pilate s'approche pour baiser Procula au front. Celle-ci se reculant brusquement :

Non !

PILATE, *surpris et sévère.*

Te fais-je donc horreur, ma Procula ?

PROCULA

Pardon !
Oh ! je ne pensais pas à t'offenser. Ce geste
A trahi, malgré moi, le souvenir funeste
Qui vient de m'assaillir soudain. Ce songe noir,

Dont je t'avais parlé, ce matin, sans pouvoir
Te le peindre, voici que je me le rappelle.

Au bord d'un champ planté de pâles asphodèles
Comme il en est, dit-on, chez les Mânes, j'ai vu
Ma douce Marcia belle comme elle fut.
C'était son port, sa taille, et c'était son visage,
Et son front pur, hélas, trop pensif pour son âge.
Elle portait encor la tunique de lin
Où son corps fut couché pour le sommeil sans fin,
Et ses cheveux étaient tressés des violettes
Dont je les couronnais pour la funèbre fête.
Or, Marcia me vit et ne me sourit pas,
Mais un grand cri monta de sa gorge, ses bras
Firent pour m'éloigner des signes d'épouvante,
Et ses yeux, élargis d'une terreur béante,
Semblaient voir une chose horrible à mes côtés.
Je regardais aussi... je vis... ensanglanté,
Ton spectre se dressait, auprès de moi, dans l'ombre,
Et le sang l'éclairait d'une lumière sombre;

Il y avait du sang sur ta toge, du sang
Sur tes mains, et du sang, ô stupeur, jaillissant
De ta bouche venait m'éclabousser moi-même,
Et semblait me vêtir de son rouge anathème.
Notre enfant avait fui, cependant qu'une voix
Criait : « Le sang du Juste, ô Pilate, est sur toi ! »
Puis tout se confondit en horreurs incertaines...

PILATE

Certes, ce songe vint par la porte d'ébène,
Nous ferons une offrande aux Mânes irrités ;
Mais un songe... est un songe... Une fatalité
A conduit, malgré nous, les maux dont tu t'affliges.
Si cet homme eût été capable d'un prodige,
Crois-tu qu'il eût permis les choses dont il meurt ?
Trêve donc aux regrets stériles ! Que ton cœur
Cesse de se troubler, et que ton front s'éclaire,
Et que tes yeux sourient, — si ce n'est pour nous plaire,
Au moins pour épargner à mes hôtes l'ennui.

Tu sais que je reçois à ma table aujourd'hui
Plancus, Eudoxos et Crantor...

PROCULA

Mon deuil, mes larmes,
A vos gais entretiens mêleraient peu de charmes;
Je me ferai servir seule, car je n'ai pas
Le cœur à prendre part aux plaisirs d'un repas.

Elle sort.

LE JANITOR

Seigneur, vos invités.

Entrent Plancus, Eudoxos et Crantor. Echange de saluts.

PILATE

Mes chers amis, à table!
Ne perdons rien du temps, qui fuit irréparable.

« Cueille le jour, » dit un poète ingénieux,
Et c'est à table encor qu'on le cueille le mieux.

Ils sortent.



ACTE II

ACTE II

Le Triclinium. Pilate et ses convives sont à table, couchés sur des lits, couronnés de roses. Des esclaves les servent.

PILATE

Vous n'êtes pas tenus d'entonner à voix haute
La louange du vin que l'on vous sert, mes hôtes.
Il est un peu barbare, et son feu ne doit rien
Au soleil qui mûrit les ceps campaniens.
J'ai tenté cet essai : sur les chaudes collines
Qui, près de Galgala, vers le Jourdain s'inclinent,

J'ai fait faire une vigne avec des plants choisis
A grands frais de Cécube amenés jusqu'ici.
Malgré tout, l'âpreté d'un sol rebelle et triste
A travers la douceur du crû natal persiste.

EUDOXOS

Mais il est embaumé, loyal et généreux,
Il parle bien romain avec l'accent hébreu,
Ce langage m'enchante.

PLANCUS

Eudoxos, je t'envie
D'être ainsi toujours prêt à tirer de la vie
Une essence de joie, un miel de volupté !

PILATE

Par Hercule, Eudoxos verrait de la beauté
Dans les Juifs !

EUDOXOS

J'en ai vu quelquefois dans leurs femmes
Dont la chair est ardente et les yeux pleins de flammes;
Je trouve encor un charme étrange et languissant
A cette ville où fume un éternel encens,
Et qui répand au loin des odeurs d'aromates;
Et j'aime ce climat où le printemps éclate,
Impétueux et brusque, en tempêtes de fleurs.
Tu souris, Pontius? et Plancus est railleur?
Du moins Crantor m'approuve, et, bien que philosophe,
Je gage qu'à mon hymne il ajoute une strophe.

CRANTOR

M'en préserve Apollon! Car mes mètres boiteux
Irriteraient les tiens, titubant auprès d'eux
Comme le lourd Silène auprès des Muses vives.
Puis, je ne suis plus d'âge à célébrer les Juives...
Peut-être aurais-je aimé ce ciel, cette cité,

Ces champs, si par les Juifs ils n'étaient habités.
A propos, Pontius, certains bruits m'ont fait croire
Que tu faillis avoir une émeute au Prétoire,
Ce matin ?

PILATE

Oui, selon leur habitude, ils m'ont
Excédé de leurs cris confus et furibonds.

PLANCUS

Pour l'affaire Jésus sans doute !

PILATE

Et quelle affaire !
Un de ces vagabonds exaltés et vulgaires,
Comme, par ce pays, si souvent, il en court,
Qui séduisent la plèbe à d'étranges discours

Rehaussés, s'il se peut, de quelque faux prodige.
Celui-ci sur la foule acquit un tel prestige,
Que les Prêtres jaloux ont résolu sa mort.
A l'ôter de leurs mains j'employai quelque effort,
Car je ne pesais pas son crime à leur balance;
Mais il fallut céder à leur intolérance!
M'ont-ils pas menacé du courroux de César?
Ils eussent coloré leurs rapports d'un tel art
Que César eût risqué de donner dans leur piège,
Et...

Entre un légionnaire.

Mais voici quelqu'un qui nous vient du cortège.
Eh bien? parle, soldat.

LE LÉGIONNAIRE

L'ordre règne, Seigneur.
Le condamné Jésus, avec les deux voleurs,
Gravit le Golgotha, suivi d'un peuple immense.

PILATE

Pas d'incidents ?

LE LÉGIONNAIRE

Aucun ; soit feinte ou défaillance,
Le condamné Jésus est tombé par deux fois.
Un passant est requis pour lui porter sa croix :
Il se nomme Simon, paysan de Cyrène.

PILATE

Les amis de Jésus ?

LE LÉGIONNAIRE

Tous dispersés. A peine
S'ils osent regarder le cortège de loin.
Arrivé cependant au Carrefour du Foin,

Jésus fut abordé par un groupe de femmes
Pleurantes, qu'aisément d'ailleurs nous repoussâmes
Rien qu'en les menaçant du poitrail des chevaux.
Un peu plus loin, vers la Fontaine de l'Agneau,
Parmi la multitude une autre s'est ruée,
Indifférente aux coups, insensible aux huées,
Et, devant qu'on ait pu l'écarter du chemin,
S'approchant de Jésus, un linge dans les mains,
Du condamné sanglant elle essuya la face.
Puis, elle se perdit parmi la populace.

PILATE

C'est tout ?

Le centurion s'incline. Pilate le congédie d'un signe.

PILATE

Et voilà bien le peuple tel qu'il est :
Lâche éternellement, versatile à jamais.
Huit jours n'ont pas passé depuis que, frénétiques,

Sous les pieds de cet homme, ils jetaient leurs tuniques,
En bramant de bonheur et d'amour après lui.
Alors il était dieu pour ces gens ; aujourd'hui,
Quelques femmes à peine osent l'aimer encore!

EUDOXOS

Mais celle-là du moins est digne qu'on l'honore
Dont la main essuya ce lamentable front.
Elle doit être belle, et quelque amour profond
A grandi son courage et transporté son âme.

PLANCUS

L'on prétend, en effet, qu'il fut aimé des femmes.
Même, un jour qu'il passait, dit-on, à Magdala,
Une fille, du nom de Myriam, alla
Sur ses pieds en pleurant verser sa chevelure.
Depuis, la courtisane a fui sa vie impure,
Et l'on dit qu'elle suit le prophète en tout lieu,
Le servant mieux qu'un maître et l'aimant plus qu'un dieu.

EUDOXOS

Il mérite la mort s'il eut la hardiesse
De ravir à Cypris le cœur de sa prêtresse,
Et d'ôter aux mortels un peu des voluptés
Qui rendent l'univers digne d'être habité.
Mais vous, docte Crantor, par qui toute pensée,
Qu'elle soit sage ou folle, est savamment pesée,
Dites-nous ce qu'au juste enseignait cet Hébreu.
Rappelait-il quelqu'un de nos maîtres fameux :
Démocrite, Zénon, Parménide, Epicure ?

CRANTOR

Diogène plutôt, sa doctrine est obscure.
Grossiers, toujours vêtus de symboles pesants,
Ses discours laissent mal discerner leur vrai sens.
Il serait vain, d'ailleurs, d'y chercher un système
Expliquant l'univers, et l'homme et les dieux mêmes.
Il annonce un bonheur à venir pour les siens,

Assez pareil, je crois, aux temps saturniens,
A l'antique âge d'or chanté par nos poètes.
Mais, flatteur de la foule ainsi que tout prophète,
Il réserve au rebut des humains sa faveur.
Il clame : « Bienheureux les pauvres ! » et « Malheur
Aux riches ! » et « Malheur aux puissants de la Terre ! »
Il déclare que dans le royaume du Père
— Ces termes signifient l'âge d'or qu'il promet —
Nul riche ne saurait être reçu jamais,
Et que, seuls, auront part aux largesses suprêmes,
Les pauvres, les souffrants, les infirmes, et même,
Les esclaves !

TOUS, *se récriant :*

Oh !...

EUDOXOS

Qu'il nous épargne ses dons :
A ces gens-là j'en fais volontiers l'abandon.

PLANCUS

Si néfastes que soient nos temps, je les préfère
Au nouvel âge d'or que l'on prétend nous faire !

PILATE

Cela semble assez fou pour être sans danger.

CRANTOR

Oui, peut-être. On ne peut pourtant ne pas songer
Que si la multitude, ignorante et légère,
Devenait tout à coup ivre de ces chimères,
Son délire pourrait aller à des forfaits
Tels que notre soleil n'en contempla jamais.
Réfléchissez ! Briser les utiles entraves
Qui retiennent les bras de millions d'esclaves,
Armer ces poings brutaux d'infâmes libertés,

Déchaîner contre l'ordre et la loi des cités,
La haine, la rancune et la faim assoupies
Aux plus secrets détours de ces âmes impies,
Pensez-vous que ce soit un dessein innocent,
Et qu'il ne vaille pas d'être éteint dans le sang?

Un légionnaire entre.

PILATE, *à celui-ci :*

Tu viens de Golgotha? Parle.

LE LÉGIONNAIRE

L'œuvre s'achève,
Sans que, jusqu'à présent, aucun trouble s'élève.
Arrivé sur le lieu du supplice, Jésus
Affaibli par les coups nombreux qu'il a reçus,
N'a pas pu détacher sa robe de son torse,
Et les bourreaux ont dû suppléer à ses forces;

Mais lorsqu'il s'est agi de le fixer au bois,
De lui-même il a pu se coucher sur la croix,
Et, chose étrange, alors qu'au premier clou, farouches,
Les autres condamnés hurlaient à pleine bouche,
Ce Jésus se laissa percer les mains, les pieds,
Sans avoir, une fois, soupiré ni crié,
Bien qu'il fût, aux frissons qui l'agitaient, visible
Que son corps aux tourments n'était pas insensible.

Après les clous plantés, l'on a dressé la croix;
Mais les hommes ont dû s'y reprendre à trois fois
Pour l'amener au trou, profond de deux coudées,
Où par des coins de fer on l'a consolidée.
L'ouvrage fait, suivant les usages reçus,
Ils se sont partagé les habits de Jésus,
Se disputant aux dés sa robe sans couture.
Et maintenant, avec des cris et des injures,
La plèbe vers la croix se presse en rangs épais.
De loin, les Prêtres crient à Jésus : « Tu devais,

En trois jours, démolir et relever le Temple :
Eh bien! de ton pouvoir, donne-nous un exemple.
Sauve-toi donc toi-même! Arrache donc tes clous!
Et descends de ta croix! » Fléchissant les genoux,
D'autres disent : « O roi des Juifs, je te salue! »
Puis, tournant les talons, ils rient et le conspuent.

PILATE

Les amis de Jésus n'ont rien tenté pour lui?

LE LÉGIONNAIRE

Menacés par les cris de la foule, ils ont fui.
Des femmes l'ont pourtant suivi jusqu'au Calvaire;
L'une est debout au pied de la croix : c'est sa mère.
L'autre tient embrassé le gibet, et reçoit
Sur ses cheveux le sang qui découle du bois,
Et sachant qu'elle fut autrefois courtisane,
On se la montre au doigt, et le peuple ricane.

Sur un signe de Pilate il se retire.
Un silence pèse quelques instants sur les convives. Par degrés la salle s'assombrit, sans que, d'abord, ils y prennent garde.

PILATE

Dire que ce Jésus prétendit être Dieu !
Qu'il a séduit certains à ce rêve orgueilleux,
Que son délire a pu gagner le cœur des femmes :
Tout cela pour finir en un supplice infâme !
Vit-on jamais un Dieu mourir de cette mort?

EUDOXOS

Hercule a succombé parmi les flammes d'or,
Mais son trépas fut beau, glorieux, volontaire,
Et la mort de ce Juif est sordide et vulgaire.

PLANCUS

Sans doute le secret pouvoir d'une liqueur
Lui permit de dompter un moment la douleur.

CRANTOR

Peut-être; quelquefois aussi l'indifférence
Résulte chez certains d'un excès de souffrance.

EUDOXOS, *poursuivant son idée :*

Un dieu mourir en croix ! Un prodige pareil
Frapperait de stupeur la terre; et, le soleil,
Comme il fit autrefois pour le festin d'Atrée,
Refuserait de voir cette chose abhorrée.

PILATE

Or, la terre est paisible, et voici le printemps;
L'odeur des lis nouveaux nous arrive des champs,
Et, nullement ému par la mort de cet homme,
Le soleil...

L'obscurité redouble. Les convives s'en aperçoivent soudain.

Qu'est-ce donc? on n'y voit plus!

PLANCUS

C'est comme
Si la nuit approchait.

CRANTOR

Oui, depuis un moment,
J'avais cru remarquer un assombrissement.

PILATE, *se levant et, avec lui, les convives :*

Qu'arrive-t-il enfin?

Ils sortent sous le péristyle, et regardent le ciel. Gestes de surprise et d'effroi.

PILATE

Voyez donc!

LES AUTRES

Ah!

PILATE

Etrange!

PLANCUS

Le ciel est rouge et noir.

EUDOXOS

On dirait un mélange
De sang et d'ombre. Avez-vous jamais vu, Crantor,
Un ciel pareil?

CRANTOR

Jamais!

PLANCUS

Le soleil est-il mort?
Il fait froid...

PILATE

On croirait que cette ombre s'amasse
Plus épaisse au sommet du Golgotha.

EUDOXOS

La masse
Du Temple ne fait plus qu'une obscure blancheur.

PLANCUS

Ecoutez, écoutez! quelle sombre rumeur
Monte de la cité!

PILATE

Ah ! c'est le bruit tragique
Que rend la multitude aux instants de panique.
A la guerre, on entend, parfois, de ces rumeurs,
Lorsqu'une ville tombe, à l'heure où le vainqueur
Commence le carnage...

EUDOXOS

Oh ! voyez par les rues,
Ces couples de chevaux qui galopent et ruent,
Sans cavaliers, les yeux fous, le sang aux naseaux?
D'ou viennent-ils ainsi?

PILATE

Sans doute des chevaux
Echappés aux soldats, et que l'éclipse effare ;
Car tout cela n'est bien qu'une éclipse un peu rare.

Gardons-nous de céder aux vulgaires effrois;
Le soleil, en plein jour, s'est voilé d'autres fois,
Il a toujours vaincu ces ombres passagères!

Revenant vers la table :

Esclaves! des flambeaux! allumez les torchères!
Qu'avez-vous à rester stupides et hagards?
Vil troupeau! Cœurs de lièvre et faces de renard!
Ah! je ferai jeter les plus gras aux murènes...

Reprenant place à table avec ses hôtes :

Et maintenant, l'esprit en paix, l'âme sereine,
Reprenons, s'il vous plaît, nos doctes entretiens;
Le vrai sage ne doit s'épouvanter de rien.
Horatius l'a dit : les débris de ce monde,
Viendraient-ils à crouler sur son âme profonde,
Qu'ils n'étonneraient pas sa tranquille vertu.
C'est bien cela, Crantor?

Un long silence.

Pourquoi m'observes-tu,
Plancus? Ai-je donc l'air d'avoir peur? Suis-je pâle?

PLANCUS

Non, mais nous avons tous des faces sépulcrales;
Car ces lampes ont beau multiplier leurs feux,
Elles corrigent mal ce jour noir et terreux.

EUDOXOS

Les sinistres rougeurs qu'elles donnent aux roses
Qui couronnent nos fronts?

CRANTOR, *comme se parlant à lui-même :*

Oui, j'ai vu bien des choses,
Je ne me souviens pas d'avoir vu le soleil
Et le ciel s'abîmer en un effroi pareil!

PILATE

Qu'importe! Tout à l'heure ils souriront encore.
En attendant, buvons. Aux flancs de cette amphore,
Où sommeilla longtemps ce vin mêlé de miel,
Nous allons retrouver la lumière du ciel
Et le charme doré de la claire Italie.
Buvons! L'ivresse est la plus sage des folies;
Puisqu'il faudra mourir, amis, vivons joyeux...

LE CENTURION, *se précipitant dans la salle :*

En vérité, cet homme était le fils de Dieu!

PILATE

Que dis-tu là, soldat? Quel délire t'agite?

LE CENTURION

Je ne délire point. La chose que j'ai dite
C'est la vérité même, et je dis, et je crois

Que ce Jésus, qui vient de mourir sur la croix,
N'eut pas d'égal parmi les enfants de la femme.
Il était Dieu. De noirs prodiges le proclament;
La clameur qu'en mourant il jeta vers les cieux
A frappé le soleil d'un mal mystérieux;
Une nuit d'épouvante enveloppe la terre;
Tout est confusion et cris sur le Calvaire.
Vers la ville, soldats, prêtres, peuple, fuyant
Devant on ne sait quoi de vague et d'effrayant,
Avec des hurlements d'effroi se précipitent.
Nos chevaux mêmes, pris d'une terreur subite,
Jettent leurs cavaliers à bas, brisent le mors,
Et cabrés, renâclant, hennissant à la mort,
S'échappent en mordant les hommes au visage,
Et foulent les enfants sous leurs sabots sauvages.

Il était Dieu! Ceux qui riaient de sa douleur,
Éperdus maintenant de remords et de peur,
L'attestent; des bourreaux, se frappant la poitrine,
S'en vont criant : « Tombez sur nos têtes, collines,

Que nous ne voyions pas la face du Très-Haut! »
Les morts aussi, les morts, échappés du tombeau,
D'une voix qui n'est plus humaine le confessent,
Ils errent aux détours de la ville, ils se dressent
Aux portes des maisons, aux margelles des puits,
Ils sortent de la terre, ils montent de la nuit;
Sous leurs épais linceuls, leurs bouches invisibles
Adressent aux vivants des paroles terribles,
Parce qu'ils ont tué le fils de Dieu.

PILATE, *exaspéré :*

Va-t-en!
Ta démence m'a pu récréer un instant;
Mais elle dure trop et devient lamentable.
Je n'aime pas ouïr un bouffon triste, à table.
Mais va-t-en donc!

LE CENTURION, *sortant :*

Cet homme était le fils de Dieu!

PILATE

Il est ivre, et n'a pas même le vin joyeux.
Ses divagations vous rendraient l'âme noire,
Et rempliraient nos yeux de spectres. Il faut boire,
Et puiser au nectar d'un vin patricien
Un délire plus sage et plus gai que le sien.
Et d'abord invoquons les dieux, les dieux antiques,
Ceux qui ne sont pas nés de la terre hébraïque,
Et qui ne sont pas morts d'un trépas odieux.
Je t'invoque, avant tous, Vénus, reine des Dieux,
Toi dont la lumineuse image nous préside,

Levant sa coupe vers la statue de Vénus :

Déesse de la joie et des sourires, guide
Tes colombes vers nous et ton char d'or; accours,
Et nous rends la lumière et la douceur du jour;
Écarte les soucis, chasse les terreurs vaines;
Je t'invoque, éternelle et blanche souveraine!

Un sourd grondement se fait entendre.
La terre tremble; les flambeaux se renversent et s'éteignent; la statue de la déesse se détache de la muraille et se brise, avec fracas, sur les dalles.
Tumulte et cris. Esclaves et invités se précipitent vers les portes. Pilate reste seul dans les ténèbres où tout ne s'entrevoit qu'à peine.

PILATE, *regardant autour de lui :*

Les autres?... Je suis seul! Fuyons...

Il court vers la porte, et s'arrête soudain, avec un grand cri :

Ah!

Entre la porte et lui le fantôme de Marcia se dresse.

PILATE, *reculant :*

Elle est là!
Telle qu'elle apparut en songe à Procula...
Le soldat disait vrai, les morts sortent de terre...

Il reste un moment figé d'horreur. Puis, ouvrant les bras, suppliant :

O Marcia ! ma douce enfant ! C'est moi, ton père...

LE FANTOME *le repousse du geste.*

PILATE

O ma fille, pourquoi me repousser ? Pourquoi
Regardes-tu mes mains avec des yeux d'effroi ?
Et qu'est-ce qu'elles ont, mes mains, d'épouvantable ?
Oh ! Oh ! du sang ?... Mais non ! J'ai tout à l'heure, à tabl
Laissé tomber la coupe, et c'est du vin... Du sang ?
En aurai-je versé ? Mais je suis innocent !
Ne sais-tu pas qu'ils m'ont arraché la sentence ?
C'est contre eux que son sang crie à jamais vengeance,
Contre eux seuls ! N'ont-ils pas mis le ciel au défi ?
« Qu'il retombe, ce sang, sur nous et sur nos fils ! »
Ne me regarde pas ainsi : mes mains sont pures,
N'en ai-je pas lavé, devant tous, la souillure ?...

Viens, laisse ton image approcher de mon cœur.

Il fait un pas en avant ; de nouveau un geste du fantôme l'arrête.

Rentre donc dans la tombe, et retourne aux lieux sombres,
Fantôme ! Tu n'es pas Marcia, mais une ombre,
Mais un spectre, formé par les dieux ennemis,
Et que le sein cruel de l'Hadès a vomi.
Ote-toi de mes yeux, image atroce et tendre,
Je ne veux plus te voir, je ne veux pas entendre
Les monstrueux secrets que tu peux révéler
Si tes lèvres de mort se mettent à parler...

Il se couvre la tête de sa toge, et se laisse tomber sur un siège. Au bout d'un instant le fantôme disparaît. Entre Procula. Elle va vers Pilate, et le touche à l'épaule.

PILATE, *tressautant :*

Dieux !

PROCULA

C'est moi. Grâce au ciel, je te revois encore.
Oui, c'est moi, Procula, l'épouse qui t'honore
Et t'aime. J'ai vu fuir les autres, et je viens.
Mais n'es-tu pas blessé ? Ne souffres-tu de rien ?
Oh ! quel égarement se lit sur ton visage...
Que regardes-tu donc ainsi ?

PILATE

La sombre image
N'est plus là... Mais, toi-même, est-ce que tu n'es pas
Un spectre comme l'autre et qui vient de là-bas ?
C'est bien toi. Mets tes mains vivantes dans les miennes,
Et ne t'éloigne pas de peur qu'elle revienne.

PROCULA

Qui donc ?

PILATE

Je viens de voir son fantôme pareil
A cette vision qui troubla ton sommeil...
Elle se tenait là, debout, devant la porte;
Elle me regardait de ses prunelles mortes.

PROCULA

Elle n'a point parlé?

PILATE

Non, elle n'a rien dit;
Mais son silence, mais ses regards m'ont maudit.
Ah! maudit des humains, le suis-je aussi des âmes?
Devrai-je, dans l'Hadès, semblable aux morts infâmes,
Dont la tombe n'a pas reçu les tristes os,

Au bord du Fleuve noir, me traîner sans repos?
Là, me verrai-je encor repoussé par son ombre,
Et me montrera-t-elle aux multitudes sombres,
Couvert du sang affreux qu'elle a vu sur mes mains?

PROCULA

Pendant qu'elle parle, l'ombre se dissipe peu à peu.

Non, Pontius. Espère en un dieu plus humain!
Dès lors qu'à ses bourreaux Jésus fut pitoyable,
Il n'est plus désormais de faute inexpiable.
« Pardonnez-leur, criait le divin moribond,
Car ils ne savent pas, mon Père, ce qu'ils font! »
Oui, j'étais tout à l'heure au Calvaire, et moi-même
J'ai compté les soupirs de son heure suprême,
Et recueilli des mots mystérieux et doux
Tels qu'il n'en fut jamais proféré parmi nous.
Maudit! O Pontius, il n'a maudit personne,
Mais à tout repentir il sourit et pardonne.

J'étais là lorsqu'à l'un des voleurs il a dit :
« Tu seras avec moi, ce soir, en Paradis ! »
Or cet homme était plein de crimes, et, sauvage,
Tout à l'heure il crachait le blasphème et l'outrage,
Pourtant il a suffi que ses yeux repentants
Vers son saint compagnon se lèvent un instant,
Pour que, dans sa détresse et son ignominie,
L'âme de ce larron fût absoute et bénie.

Le jour est complètement revenu.

Mais vois, ô Pontius, déjà moins irrité,
Le ciel même nous rend peu à peu sa clarté,
Image de Celui qui pardonne à la terre,
Le soleil indulgent de nouveau nous éclaire.

PILATE, *qui est allé regarder dehors :*

C'est vrai. Le jour renaît. Tout est calme. Il fait beau.

Un silence. Pilate se passe la main sur le front, et, souriant :

Oh ! j'avais bu, sans doute, un peu plus qu'il ne faut,
Le tremblement de terre et cette éclipse épaisse,
Ajoutant leur vertige au trouble de l'ivresse
M'ont fait, tout éveillé, rêver un songe affreux.
Tu me pardonneras les propos ténébreux
Dont j'ai pu t'effrayer, tout à l'heure, sans cause.

Tu m'avais, ce matin, narré certaines choses
Dont mon âme a tiré les confus éléments
Des visions qui l'ont obsédée un moment.
Mais oublions ce rêve aussi vain que funèbre,
Et que le jour vainqueur le rejette aux ténèbres,

Se rapprochant de Procula, les sourcils froncés :

Que me disais-tu donc ? Est-il vrai que tu sois
Allée au Golgotha ?

PROCULA

Tu l'as dit, et je crois
Au Christ, et je l'adore en son trépas sublime!

PILATE

Je ne réprouve pas la ferveur qui t'anime.
La femme est ainsi faite : aux jeunes dieux toujours
Son cœur impatient consacre un prompt amour.
Mais... n'as-tu pas songé que, femme de Pilate,
Il peut être imprudent que ta croyance éclate.
Sous les regards de tant de témoins assemblés?
Ignores-tu les soins dont je suis accablé?
Contre quels ennemis j'ai ma charge à défendre?
Et combien d'yeux m'épient, acharnés à surprendre,
Un acte, un geste, un rien, dont un mensonge adroit
Peut dresser un procès, à Rome, contre moi?

PROCULA

Va, je te connais trop pour manquer de prudence.
Sois en paix. On n'a pas remarqué ma présence:
J'avais des vêtements d'esclave; un voile épais
Aux regards curieux dérobait tous mes traits...

Le Janitor entre.

PILATE, *au Janitor :*

Qu'est-ce donc?

LE JANITOR

Barrabas, entouré d'une escorte
De Juifs qui, sur leurs bras, en triomphe le portent,
Sollicite de vous une audience.

PILATE

Lui !
Que me veut-il ?

LE JANITOR

Il vient, dit-il, dès aujourd'hui,
Vous assurer, seigneur, de sa reconnaissance.

PILATE

Vraiment ? De ce tribut Pilate le dispense,
Que n'ai-je pu livrer aux Juifs ce Barrabas !..

Après une hésitation :

Enfin, voyons ces gens.

PROCULA

Pilate, n'y va pas !
Barrabas, tu le sais, est un brigand insigne,
Un meurtrier féroce et bas, un être digne
De souffrir mille fois la torture et la mort.

PILATE

Il est ce que tu dis, peut-être pire encor.
Mais il peut remuer l'obscure populace
Que subjugue la force, et qu'entraîne l'audace.
Il n'a jamais été si puissant qu'aujourd'hui,
Et sans avoir besoin, certes, de son appui,
Ménager ce bandit est politique, en somme.

PROCULA

Subir son insolence, et recevoir cet homme

Serait prostituer l'éclat du nom romain,
Déshonorer la toge, et toi-même à la fin !

PILATE

Assez ! je suis ici seul juge de ma tâche,
Le soin de mon honneur n'est commis qu'à moi !

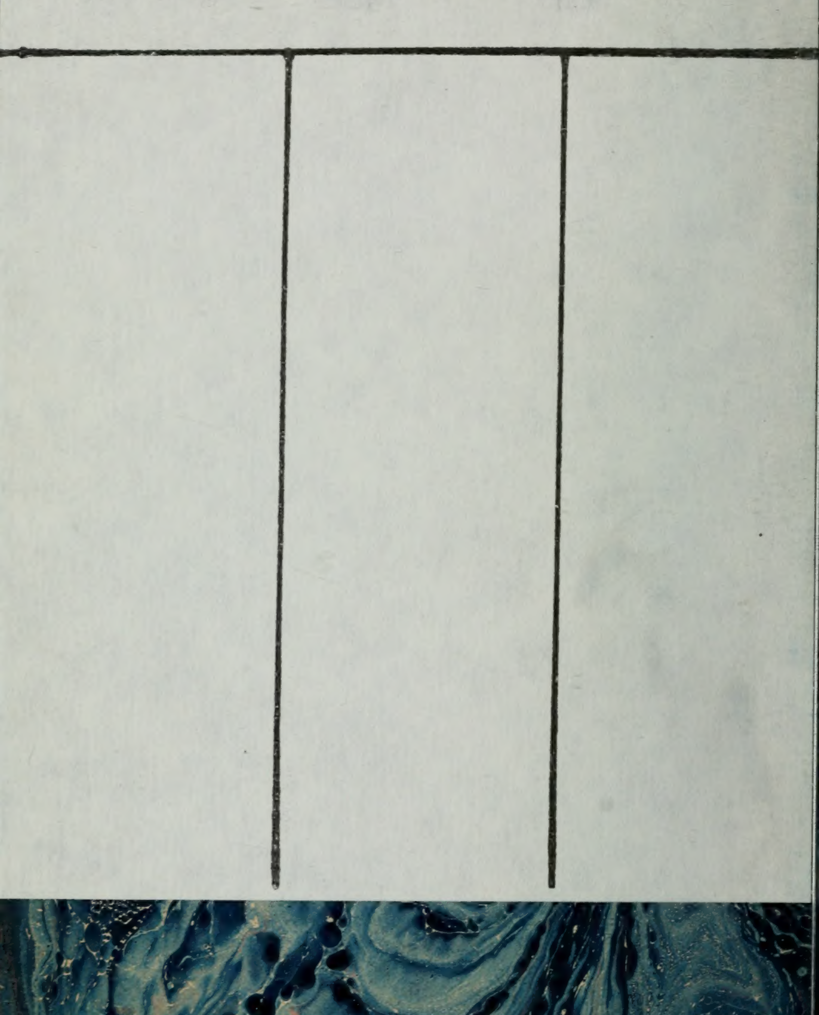
Il sort.

PROCULA, *avec plus de pitié encore que de mépris :*

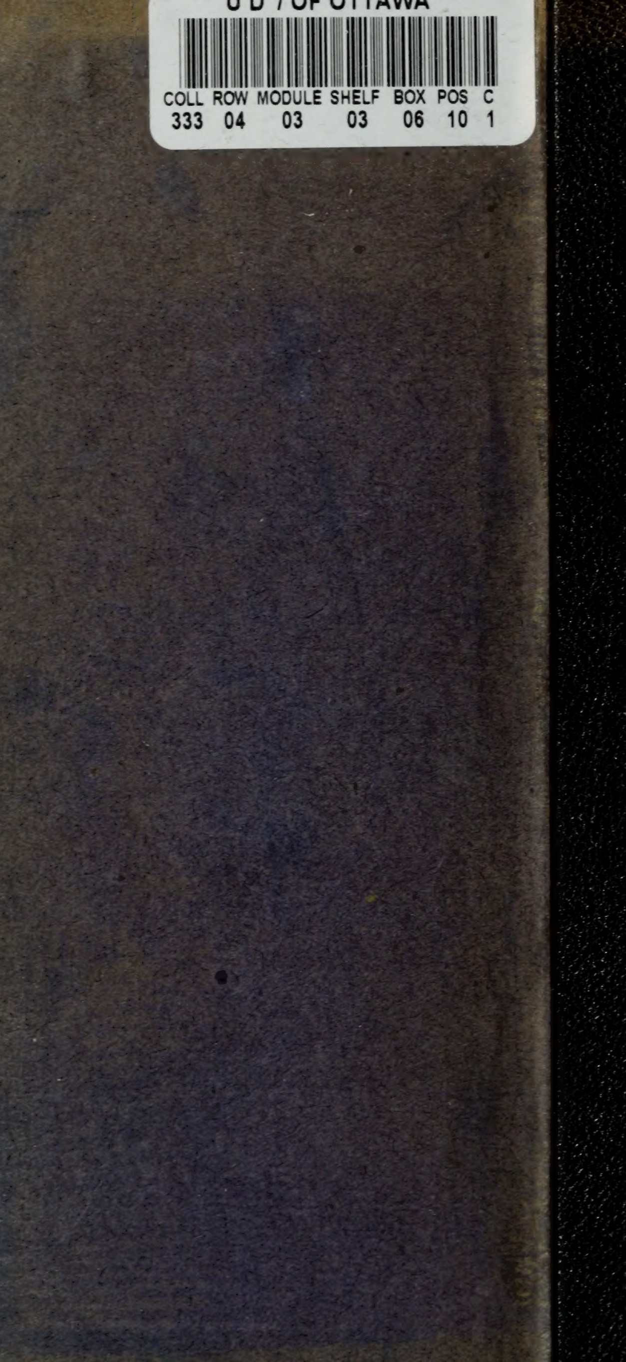
Lâche !

FIN

ROANNE — IMPRIMERIE M. SOUCHIER




a39003 003756920b
PQ 2625 .E52L39 1910
MERCIER, LOUIS
LAZARE LE RESSUSCITE,


OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 03 03 06 10 1